

# es Poètes de la Guerre

RECUEIL DE POÉSIES

parues depuis le 1<sup>er</sup> août 1914

Préface en vers de HUGUES DELORME

JEAN AICARD — MAURICE ALLOU — ÉMILE BERGERAT — RENÉ BERTON — ALBERT DU BOIS  
DOMINIQUE BONNAUD — THÉODORE BOTREL — MAURICE BOUCHOR — LUCIEN BOYER  
CAMI — E. COUTEAU — HUGUES DELORME — GEORGES DOCQUOIS — AUGUSTE DORCHAIN  
FRANÇOIS FABIÉ — RENÉ FAUCHOIS — PAUL FERRIER — PAUL FORT — PIERRE FRONDAIE  
FÉLIX GALIPAUX — ÉMILE HINZELIN — CHARLES-HENRY HIRSCH — EUGÈNE LEMERCIER  
MAURICE LEVAILLANT — STEPHEN LIÉGEARD — MAURICE MAGRE — GEORGES MAITRE  
L. MARSOLLEAU — ARMAND MASSON — URBAIN MO — COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES  
JACQUES NORMAND — ROBERT OUDOT — RAOUL PONCHON — JEAN RAMEAU — RIP  
J. REDELSPERGER — EDMOND ROSTAND — H. SIRET — G. TROUILLOT — MIGUEL ZAMACOÏS

*DIXIÈME MILLE*

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY

RUE DES GLACIS, 18

## PAGES D'HISTOIRE — 1914-1915

## PLAN GÉNÉRAL

- 1<sup>re</sup> Série. — **L'Explosion vue de la frontière de l'Est** (23 juillet — 5 août). 5 volumes : a) Le Guet-Apens. — b) La Tension diplomatique. — c) En Mobilisation. — d) La Journée du 4 août. — e) En Guerre.
- 2<sup>e</sup> Série. — **Les Pourparlers diplomatiques.**  
Cinq volumes parus : a) Livre bleu anglais. — b) Livre gris belge. — c) Livre orange russe. — d) Livre bleu serbe. — e) Livre blanc allemand.
- 3<sup>e</sup> Série. — **Les Communiqués officiels. Suite chronologique des dépêches du Gouvernement français.** 8 volumes parus (du 5 août au 28 février 1915.)
- 4<sup>e</sup> Série. — **Atlas-Index de tous les théâtres de la Guerre.**  
a) Campagnes de France et de Belgique (34 cartes au 1/400000<sup>e</sup>, en 4 couleurs ; index alphabétique).  
En préparation : b) Campagnes des Vosges, d'Alsace, de Lorraine, de l'Allemagne de l'Ouest. — c) Front Est : Prusse Orientale, Galicie, Pologne, Hongrie. — d) Front Sud : Serbie, Bosnie-Herzégovine, etc.
- 5<sup>e</sup> Série. — **Les Mises à l'Ordre du Jour : Citations, Promotions, Légion d'honneur, Médaille militaire.** 9 volumes parus (du 8 août au 1<sup>er</sup> décembre).
- 6<sup>e</sup> Série. — **Pangermanisme.**  
a 1) La Folie allemande, par Paul VERRIER, professeur à la Sorbonne. — a 2) La Haine allemande, par Paul VERRIER. — b) Paroles allemandes. Extraits d'auteurs et de discours allemands ; traductions de carnets de guerre d'officiers et de soldats. — c) Peints par eux-mêmes (traduction d'ouvrages et de documents inédits pangermanistes).
- 7<sup>e</sup> Série. — **L'Indignation du monde civilisé.**  
a) La Séance historique de l'Institut de France. — b) L'Allemagne et la Guerre, par Emile BOURNOUX, de l'Académie Française. — c) La Journée du 22 décembre. — d) Rapport officiel de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens en France. — e) Rapports sur la violation du droit des gens en Belgique. — f) Protestation des académies et des sociétés savantes. — g) La Protestation des grands hommes de l'étranger : savants, artistes, philosophes, etc. — h) Paroles françaises. — i) Paroles de Belgique. — j) Paroles d'Alsace et de Lorraine. — k) Paroles de neutres. — l) Ordres du jour des sociétés savantes et artistiques.
- 8<sup>e</sup> Série. — **La Guerre et la Presse mondiale.**  
a) Extraits du *Bulletin des Armées de la République* (4 volumes parus). — b) Voix américaines (2 volumes). — c) Les Poètes de la guerre. — d) Articles choisis dans les grands quotidiens de Paris. — e) Presse de province. — f) Presse des pays alliés. — g) Presse des pays neutres. — h) Presse des pays ennemis. — i) Les meilleures Caricatures et les meilleures Chansons.
- 9<sup>e</sup> Série. — **Pendant la Guerre.**  
a) Les Allemands en Belgique (Louvain-Aerschot), par L.-H. GRONONS. — b) La Vie à Paris. — c) La Vie en Province. — d) La Vie à l'Étranger. Etc.
- 10<sup>e</sup> Série. — **Les Opérations militaires.**  
Chronologie de la guerre (31 juillet-31 décembre 1914). — Le Front, cartes des lignes d'opérations du 1<sup>er</sup> août au 31 décembre. — Nos alliés, par M. DENIS. (4 volumes.) — La Campagne de 1914, par CHAMPAUBERT. — Les Français en Alsace. — Les Français en Belgique. — La Retraite stratégique. — Le Grand Couronné de Nancy. — La Bataille de la Marne. — La Campagne des Vosges. — Bataille de l'Aisne. — Combats dans l'Argonne et dans la Woëvre. — Bataille du Nord. Etc., etc.
- 11<sup>e</sup> Série. — **Les Armements.**  
a) Le Canon de 75, par Th. SCHLÆSING fils. — b) Application de la physique à la guerre, par M. VIOLE.

UCSB LIBRARY

X-69200

*Les Poètes de la Guerre*

*Il a été tiré de ce volume cinquante-cinq exemplaires numérotés à la presse, dont :*

*5 sur papier du Japon (Nos 1 à 5);*

*50 sur papier de Hollande (Nos 6 à 55).*

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1915

---

*Les Poètes*  
*de la Guerre*

RECUEIL DE POÉSIES

PARUES DEPUIS LE 1<sup>er</sup> AOUT 1914

---

*PRÉFACE EN VERS DE HUGUES DELORME*



LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY

RUE DES GLACIS, 18

1915

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.*

## *Guerre et Poésie*

VERS INÉDITS EN MANIÈRE DE PRÉFACE

*Lorsqu'il exalte l'allégresse  
Que tu puisais loin des combats,  
Ton calme lyrisme — Lucrèce —  
Révèle un cœur cynique et bas :  
O joie égoïste et sauvage  
De contempler sur le rivage,  
Léger d'angoisse et de remords,  
La bataille aux hasards sans nombre ;  
Puis de dormir quand la nuit sombre  
Étend son linceul sur les morts !...*

*C'était le langage d'un traître,  
Et, lorsque tu te suicidas,  
Ton cœur eût souhaité peut-être  
La mort auguste des soldats...  
Quoi qu'il en soit, fils d'Épicure,  
Ton vers malencontreux procure  
La joie à quelques gens de bien  
De proclamer avec délire  
Qu'un sublime porteur de lyre  
Souvent est mauvais citoyen...*

*Sot blasphème, ignoble hérésie  
De Béotiens aux abois  
Qui pour tuer la Poésie  
Font en vain flèche de tout bois...  
Or, poussant plus loin l'imposture,  
Maint cancre haineux s'aventure  
Jusqu'à dire : — « Quand du canon  
La sourde voix trouble la terre,  
Le faiseur de vers doit se taire !... »  
A celui-là je réponds : — Non !*

*Non : que le doute nous opprime,  
Que l'extase brille en nos yeux,  
Avec le rythme, avec la rime  
Ce qu'on veut dire, on le dit mieux !  
Redoublant de force et de charme,  
Le mot devient alors une arme  
Contre les méchants et les sots,  
Et, pour les batailles superbes,  
Assembler des strophes en gerbes,  
C'est encor former les faisceaux !...*

*Et c'est pour cela — douce France —  
Que, nombreux, tes fils chaque jour  
Disent ta gloire et ta souffrance,  
D'un cœur tout débordant d'amour.  
Hymne, Chanson et Mélopée  
De ta formidable épopée*



*Célèbrent les exploits divers.  
Pour les vainqueurs et les victimes,  
A l'ombre des lauriers ultimes  
Germe la semence des vers.*

*Les jeunes qui dans la tranchée  
Crayonnent des refrains plaisants,  
Les plus vieux qui, tête penchée,  
Maudissent le fardeau des ans,  
Tous, avec une foi superbe,  
Exaltent la splendeur du verbe.  
Nés des Latins et des Gaulois,  
Ils savent qu'il faut qu'un poète  
Ainsi qu'un guerrier se soumette  
— Rude Discipline — à tes lois !*

*Comme l'esprit, quoi que l'on pense,  
N'est pas toujours dupe du cœur,  
La blague s'offre en récompense  
Du peuple héroïque et moqueur.  
Chacun, même aux heures de fièvres,  
Telle une fleur au coin des lèvres,  
Se plaît à l'arborer soudain ;  
Et la souriante ironie  
Prouve sa puissance infinie  
Par le sarcasme ou le dédain...*

*Parfois la Muse, révoltée  
Du plus grand des crimes humains,*

*Laisse la lyre de Tyrtée,  
Erre par les sanglants chemins.  
Elle, la déesse sereine,  
Mêle aux râles ses cris de haine,  
Et sur les forçats allemands,  
Servant la vengeance publique,  
Sa main justicière applique  
Le fer rouge des Châtiments !...*



*Vers d'espoir, de deuil, de révolte,  
Toujours sincères et touchants,  
Nous en avons fait la récolte  
Glanant parmi de vastes champs.  
C'est l'âme du pays qui vibre,  
Forte quand même, et toujours libre,  
Même en les plus humbles essais,  
La terre entre toutes choisie  
Pour l'éternelle Poésie  
Étant notre vieux sol français !...*

HUGUES DELORME.

15 février 1915.

## *Le Pape et les Empereurs*

SUR LA MORT DE S. S. LE PAPE PIE X

A cette heure où la Mort a seule la parole,  
Tout prend une grandeur suprême de symbole.

Le doux représentant du Christ a supplié  
Deux empereurs d'avoir l'univers en pitié,  
De ne pas reclouer sur le bois d'infamie  
Et de ne pas percer de leur lance ennemie  
L'Humanité que Dieu place au-dessus des rois,  
Et d'épargner la Mère appuyée à la Croix.  
Mais des deux empereurs, sourds aux pitiés du Pape,  
L'un dit à l'autre : « Prends les clous, le marteau ; frappe !  
Mets l'Homme en croix. »

François-Joseph, obéissant,  
Dit : « C'est fait ! »

Aussitôt, l'autre empereur de sang,  
Guillaume, a pris la lance, et, dans la chair auguste,  
Déchiquetée, il a navré l'esprit du Juste.  
Alors, un cri courut : « Lamma Sabacthani ! »  
Avec un grand frisson, dans l'espace infini,  
Et, comme pour montrer, par un signe sublime,  
Qu'ils ont connu le nom sacré de la victime,  
Lorsque les deux bourreaux ont frappé sans remord,  
Le doux représentant du Christ sur terre — est mort.

Jean AICARD.

(*Le Gaulois*, 9 septembre 1914.)

## *Nos Alliés les Anglais*

Ils l'ont dit franchement : ils ignoraient la France...  
Et nous connaissions mal leur farouche gaité.  
Ils vantaient notre esprit, jamais notre endurance,  
Et nous disions : Ils sont d'un pays sans clarté !

Mais voici qu'en luttant, côte à côte, sans trêve,  
Le meilleur de nos cœurs soudain s'est révélé.  
Ils savent quel élan aux grands jours nous soulève,  
Nous découvrons le ciel par leur brume voilé.

C'est l'âme d'un Kipling et sa rudesse ardente,  
Sa poésie aussi, sereine et palpitante,  
Qui brillent dans les yeux de leurs libres soldats.

Et sous le clair regard d'un héros qui s'éveille,  
Tu comprends, peuple fier qui jamais ne cédas,  
Que la France a les fils qu'avait rêvés Corneille !

Maurice ALLOU.

(*Le Figaro.*)

## *Un Général*

Parmi ses officiers, il va, revient, s'arrête,  
Dicte un ordre précis tout en se promenant.  
Un homme entre, hagard... Sa voix sourde halète :  
« Mon général, mon général... Le lieutenant !... »

« Quel lieutenant?... Mon fils?... » — « Tout à l'heure...  
[une balle... »

Et le chef a compris. Son front s'est incliné.  
La lèvre qu'on devine est à peine plus pâle.  
Mais le corps est de marbre et n'a pas frissonné.

Le père cependant, en un éclair rapide,  
A revu son enfant tel qu'il était parti ;  
Il voit la mère en pleurs... il le revoit petit.

Mais des vaillants sont là sous son regard humide,  
Et fier, se redressant, prêt à croiser leurs yeux,  
Ce soldat n'a qu'un mot : « Continuons, Messieurs ! »

Maurice ALLOU.

## *Jusqu'au bout !*

A CEUX DU MANIFESTE

### I

Or sus, docteurs, si c'est une « guerre de races »  
Inutile d'en discourir ;  
On ne se combat pas à coups de paperasses ;  
A l'une ou l'autre de mourir.  
C'est dit, nous l'acceptons, le cartel de la haine ;  
On ira, gens du Zollverein,  
— Le trope est du « Prussien libéré » Henri Heine —  
Tirer la barbe au père Rhin.  
A qui restera-t-elle ? On verra. La querelle  
Ne date pas que d'Attila ;  
C'est celle, déjà vieille au temps de Marc-Aurèle,  
De l'Olympe et du Walhalla,  
Latins contre Germains. Plantons l'épée en terre  
Et chantons chacun nos pœans.  
Mais, tenez, cette fois, sans Vierge de Nanterre  
Et sans Pucelle d'Orléans,  
Seuls à seuls. Oui, que Dieu nous laisse le champ libre  
En juge impartial et droit ;  
Nous ne te demandons, Seigneur, que l'équilibre  
Entre leur Force et notre Droit ;

Car il est « kultural » qu'en semblable matière  
Le Verbe cède à l'Action,  
Et le temps est venu de fixer la frontière  
De la Civilisation.

## II

Mais écoutez. — Le sang nous montât-il au ventre,  
Puisque le monstre est à Berlin  
C'est là que nous irons l'abattre dans son antre,  
Comme Hercule avec son merlin.  
Tarasque, il appartient à l'époque confuse  
Des zoologiques erreurs ;  
Lacépède le nie et Barnum le refuse  
Même parmi les « empereurs ».  
Monstre, mais plus bamboche encore, cet absurde  
Allié de ses ennemis,  
Qui réveille le Turc et déchaîne le Kurde,  
Lui, giaour, sur les roumis,  
Rompt lui-même la digue à l'avalanche slave  
Et croit, rêve aux réveils amers,  
Barrer à ces tritons dont Neptune est l'esclave  
La voie et l'empire des mers ;  
Qui, réduisant sa horde immense au clan borusse,  
Fait, et cela dès aujourd'hui,  
De la Grande Allemagne une petite Prusse  
Et crève son trône sous lui.  
Théramène, pends-toi ! Les flots dont il émane  
Lui dessinent, dans les embruns,  
La Sainte-Hélène due au napoléomane  
Hurluberlu Deux, khan des Huns.

## III

Ardéliens, à vous. — L'heure serait indue  
D'imaginer, pédants en us,  
Que la Flandre reprise et l'Alsace rendue  
Cloront le temple de Janus.  
Lorsque vous dévalez de votre terre ingrate,  
Bons bergers d'un peuple rural,  
Vous ne marchez qu'avec la lampe d'Erostrate  
Pour usage architectural.  
Vous pangermanisez aussi les cathédrales;  
Vous réalisez dans Arras,  
Ypres et Reims le plan des cités sépulcrales  
Dont Palmyre est le type, — à ras;  
L'art gothique n'est pas pour Goths. La connaissance  
Teutonne a rompu tout lien  
Avec les monuments dits : de la Renaissance  
Du faux génie italien.  
J'aime à penser que Goethe aurait l'âme attendrie  
S'il pouvait vous voir, de Weimar,  
Renchérir dans Louvain, nouvelle Alexandrie,  
Sur le geste auguste d'Omar.  
Vous avez le carnage érudit, l'incendie  
Docte, le pillage idéal,  
Et vos autodafés sont de ceux qu'étudie  
Un saint roi dans l'Escorial;  
Professeurs de surin camouflés en gendarmes,  
Comme des Sioux en cow-boys,  
Qui faites, du duel juridique des armes,  
L'assassinat du coin des bois;



Vous prenez — la Kulture allemande a sa blague —  
Les otages pour boucliers,  
Tandis que l'on vous pousse au combat par la schlague  
Crainte que vous renâcliez ;  
Les villes sans remparts ont votre préférence  
Dans les vallons en entonnoirs :  
C'est la cible de Krupp dont la circonférence  
A des croix rouges pour points noirs ;  
Chimistes, vous traitez la métairie hostile  
Par le naphte, bétail compris,  
Et purgez le château des mobiliers sans style  
Et des collections sans prix.  
Experts dégustateurs en vins dont feu Guillaume,  
L'aïeul, était maître avaleur,  
Vous y trempez, suivant la carte du royaume,  
Vos bottes et votre valeur ;  
Bouches d'or dont la voix souffle une épidémie  
Archéologique de faux,  
Menteurs correspondants de toute Académie  
Et Méphistos de tous les Fausts,  
Qui mutilez d'ailleurs l'enfant qui joue aux billes,  
Pour l'outrage d'un pied de nez,  
Et violez en sus jusqu'aux petites filles  
Devant les vieillards enchaînés ;  
Fils de Kant et d'Hegel, dont Nietzsche a formé l'âme  
D'après les héros de Richard,  
Qui présentez en liberté le type infâme  
Du surhomme : voleur-mouchard, —  
Mais que dis-je, docteurs, l'espion mécanique,  
Ou : vieil ami de la maison, —

Et qui guidez au Chanaan pangermanique  
 L'Israël de la trahison.  
 Que de science et d'art, que d'art et de science !  
 Qui donc ne serait convaincu,  
 S'il lui reste en l'esprit un peu de conscience,  
 Que le Latin n'ait trop vécu ?  
 A quoi sert le génie à qui n'a pas les grades ?  
 L'avenir est à vous ! — Assez,  
 Car il faut la passer d'abord, aux tardigrades,  
 La jambe. Imbéciles, passez.

## IV

Du reste, votre guerre « ethnique », on peut la faire :  
 Suffit de rentrer au boubier  
 Où, carnassier pensant, l'ignoble mammifère  
 Fut son chasseur et son gibier.  
 On se mangeait alors sous l'immensité bleue ;  
 Il nous en reste — qui l'eût cru ?  
 Du gorille, le frac laisse passer la queue,  
 Le Boche est très bon, dit-on, cru.  
 A Berlin, donc. Malgré le fifre et les cymbales,  
 Un pion n'est rien qu'un pion,  
 Sans plus. Quant à votre Annibal de cannibales,  
 Nous en avons le Scipion.  
 — « Jusqu'au bout », a-t-il dit, de son verbe tacite,  
 Et nos gniaffes sur leurs billots —  
 Le chemin étant long de Rome chez le Scythe —  
 Ressemellent nos godillots.

Émile BERGERAT.

*Alain de Fayolle*

Ganté de blanc, Fayolle a remis son panache.  
(Edmond ROSTAND, *Jour des Morts.*)

Je te salue, ô toi qui sus si bien mourir,  
Petit Saint-Cyrien dont le pur souvenir  
Hante notre mémoire !...

Ton geste fut surtout un geste bien français,  
Et c'est avec cela, Fayolle, tu le sais,  
Qu'on entre dans l'Histoire !...

Quand les Saint-Cyriens partirent, pleins d'espoir,  
Ils jurèrent entre eux que, pour mieux recevoir  
Le glorieux baptême,  
Ils mettraient leurs gants blancs pour leur premier assaut.  
Car, lorsqu'on a l'honneur d'être « Cyrard », il faut  
Être coquet, quand même.

Ce fut à Charleroi qu'arriva le moment  
De charger, et tu fus fidèle à ton serment,  
Mais tu fis mieux encore :  
Voyant que tes soldats hésitaient à partir,  
Tu mis à ton képi ton plumet de Saint-Cyr,  
Et, d'une voix sonore,

Tu crias : « En avant ! » Et tous, d'un seul élan,  
Bondissent, ralliés à ton panache blanc...

Hélas ! c'est une cible !...

Et tu tombes, frappé d'une balle en plein front...

Mais l'élan est donné, l'élan que rien ne rompt,

L'élan irrésistible !...

Et quand on ramassa ton plumet blanc et bleu

On vit qu'il se teignait de rouge, peu à peu,

Et devenait garance...

Ton sang qui l'empourprait l'avait rendu plus beau,

Car il en avait fait comme un petit drapeau

Aux trois couleurs de France !...

Salut, jeune héros qui n'avais pas vingt ans,

Qui marchais à la mort, en boutonnant tes gants,

Le front dans la lumière !...

D'aussi braves que toi sont tombés sans faiblir ;

Mais tu nous as montré que, même pour mourir,

Il y a la « manière ».

René BERTON.

(*Poèmes de la Grande Guerre*, un vol. en préparation).

## *Maman !*

Quiconque a vu le feu vous redira la chose :  
Quand un jeune soldat, frappé grièvement,  
Tombe, lâchant son arme, oubliant toute pose,  
Tandis qu'il perd le sentiment ;

Quand l'instinct parle seul dans la chair qui s'effondre,  
Quand le corps déchiré s'arrête en son élan,  
Son dernier cri, le mot où son cœur vient se fondre,  
C'est toujours celui-ci : maman !

Oh ! l'on dira que c'est vraiment peu militaire !  
Je suis sûr que tous les héros de coin du feu  
Jugeront que c'est un détail qu'il vaut mieux taire :  
Magnifique, bien peu !

C'est leur droit de rêver qu'en des éclairs d'épées,  
Prestigieux, bombés d'orgueil national,  
Nos superbes guerriers vivent des épopées,  
Dignes d'images d'Épinal...

Je préfère humblement, aux beaux cris grandioses  
Au fond desquels il est un peu de vanité,  
La voix simple, disant très simplement des choses  
Pleines d'éternité !

Je le trouve sublime et non pas ridicule,  
O soldat de vingt ans, ce cri qui salua  
L'instant où ton matin joyeux en crépuscule  
Sinistre se mua !

Ce cri qui tout d'abord semble bien moins épique  
Que des chants claironnants de hautaines clameurs,  
Moi, je l'admire plus, soldat, car il m'explique  
Que tu sais bien pourquoi tu meurs !

Tu sais que tes vingt ans, tu ne les sacrifies  
Qu'au seul amour — au seul ! — qui mérite ici-bas  
Qu'on lui fasse l'atroce offrande de sa vie  
Et qui vaille tous les combats !

Tu sais bien que tu meurs, puisque ton âme glisse,  
Avec ce mot dans l'ombre où s'éteint ton élan,  
Pour l'unique amour qui vaille un tel sacrifice :  
Ta mère... Ta maman !

Oui ! sous tous les grands mots dont la lèvre est fleurie,  
Quand on veut noblement pousser un noble cri,  
Il n'y a sous tous ces beaux mots : France et Patrie !  
Que le vieux front chéri !

Que le doux front chéri dont l'âme a fait la tienne,  
Que le bon front chéri qui, toujours anxieux,  
Suivait, guettait le fils, attendait qu'il revienne,  
Tant d'amour dans les yeux !

Voilà ce qu'il voudrait te ravir, cette brute,  
Qui souille nos vieux champs de ses bataillons gris,  
Le but de ses efforts et le prix de sa lutte :  
    Tu l'as très bien compris !

C'est l'âme de ta mère, à la tienne transmise,  
Qu'il rêve d'abaisser, qu'il veut humilier ;  
Cette âme, il voudrait bien, ce Teuton, que l'on dise  
    Qu'on la vit, devant lui, plier...

Peut-être même aussi — qui sait ! — cette âme auguste,  
Voudraient-ils l'écraser sous leurs rudes talons,  
Et te faire le sort qu'ont, en ce temps injuste,  
    Tes frères, Lorrains et Wallons !

Eux, les infortunés, ont cette honte amère  
Qu'un étranger leur dit, dédaigneux et jaloux :  
« Elle ne suffit pas, l'âme de votre mère,  
    « Pour faire des hommes de vous !

« Vous apprendrez les mots que m'enseigna la mienne :  
« Ma mère à moi, — Lorrains, Wallons ! — car elle vaut  
« Plus que la vôtre et je prétends qu'on la comprenne !  
    « Apprenez sa langue ! Il le faut ! »

Français ! plutôt mourir ! Sous le coup qui t'assomme,  
Ton cri, ton dernier cri, veut dire que tu sais  
Qu'elles ont fait de leurs enfants de rudes hommes,  
    Les mères des soldats français !

Albert DU BOIS.

(*Les Annales.*)

## *Chien de guerre*

*A mon jeune ami Jean Mirman.*

Bien qu'on l'eût baptisé : Loulou — d'un nom commode,  
Le pauvre n'avait rien des griffons à la mode.  
Saint-Simon eût, de lui, dit qu'il n'était pas « né ».  
Il tenait à la fois du cocker par le nez,  
Du terrier par la robe et du bull par la patte.  
Mais il avait, ce chien cocasse et disparate,  
Un regard presque humain, si bon, si caressant,  
Que, lorsqu'il vous fixait, son œil phosphorescent  
S'emplissait d'on ne sait quelle lumière immense...

Nous l'avions découvert dans un champ, près d'Amance.  
Il errait éperdu, hagard. — Une maison  
Et des granges flambaient au lointain horizon  
Et nous avions pensé que « les autres » peut-être  
Avaient brûlé sa ferme et fusillé son maître.  
D'ailleurs, à la tranchée il fut bien accueilli ;  
Quand on l'eût vu frotter, d'abord, en chien poli,  
Avant de pénétrer dans notre taupinière,  
Ses pattes sur un paillason imaginaire,  
On en augura bien.

Il devait faire mieux  
Car ce roquet, servi par un flair merveilleux



Et qu'il devait tenir de ses lointains ancêtres  
 Qui chassaient les grands ours dans les forêts de hêtres,  
 Devint un chien de guerre admirable. Souvent,  
 Le soir, il s'en allait, grave, le nez au vent,  
 Vers l'ennemi « pour une enquête personnelle »  
 Et lorsqu'à son retour, de sa large prunelle  
 Il regardait les chefs avec un air d'ennui,  
 Nous nous tenions, tous, prêts à l'alerte.

Une nuit,

Qu'il grognait sourdement tout en grattant la terre,  
 Comme s'il eût flairé soudain quelque mystère  
 Là-bas, chez les Teutons, notre sous-lieutenant  
 Lui demanda : « Loulou ! que sens-tu ?... L'Allemand ? »  
 Alors, sans aboyer, sachant que la prudence  
 Veut qu'en des cas pareils on garde le silence,  
 Il releva son nez dans le sol enfoui  
 Et d'un clignement d'yeux sembla répondre : Oui !  
 Aussitôt l'officier nous fit prendre les armes :  
 « Ce cabot, pour le flair, dit-il, vaut deux gendarmes...  
 « Le Bavarois pour nous prépare un entremets  
 « Qu'il compte nous servir à l'improviste. — Mais...  
 « (Toi — Loulou — va devant, la chose te regarde.)  
 « A nous de le surprendre avant qu'il soit en garde.  
 « Baïonnette au canon ! — Dans cette obscurité  
 « Ne tirez pas ! — Rien que l'aiguille à tricoter  
 « C'est l'arme du Français, et l'on sait que le Boche  
 « Aime peu le baiser pointu du tourne-broche.  
 « En avant ! »

Or, le chien ne s'était pas trompé :  
 A cent pas devant nous, nous pûmes voir ramper,

Profitant du fossé qui borde la grand'route,  
 Les Bavarois. Leur chef, dont l'oreille à l'écoute  
 Avait perçu du bruit, allait crier : *Wer da!*  
 Il n'en eut pas le temps, les deux mains d'un soldat,  
 Cependant qu'il râlait comme un soufflet de forge,  
 Lui rentrèrent bientôt son *Wer da!* dans la gorge.  
 Et puis l'on se rua... baïonnette en avant...  
 Ce fut beau!...

Pour briser notre assaut triomphant  
 Leur mitrailleuse en vain cracha sa bave immonde.  
 Il faisait noir... son feu nous tua peu de monde...  
 Nous, l'on faisait merveille, on se sentait en train!...  
 La moitié de ces gueux resta sur le terrain,  
 L'autre s'enfuit...

Hélas, au cours de la poursuite,  
 L'infortuné Loulou, qui talonnait leur fuite,  
 Avise un gros major, large, replet, dodu.  
 (Pourquoi dans ses mollets n'aurait-il pas mordu?  
 Les chiens n'admettent pas qu'on aille de la sorte,  
 Et toujours on les voit surgir de quelque porte  
 Quand passe un étranger qui court un peu trop fort.)  
 Donc le brave Loulou, gentiment, sans effort,  
 Avait planté ses crocs dans les mollets du reître;  
 Même, il avait dû mordre un peu plus haut, peut-être,  
 Car l'énorme Teuton, prenant son pistolet,  
 L'abattit à ses pieds...

Ainsi qu'il le fallait,  
 Un sergent, tout d'abord, vengea d'un coup de crosse  
 La bête, en assommant le Bavarois féroce

(D'un tel coup qu'il brisa son arme en l'assénant !)  
Et puis l'on regagna la tranchée, emmenant  
Le corps encor tout chaud de la vaillante bête.  
De part en part la balle avait troué la tête,  
Et dans ses yeux profonds, dans ses yeux que j'aimais,  
Le beau regard s'était éteint à tout jamais !

Comme pour l'un de nous, on lui fit une tombe.  
Nous y portâmes tous quelque débris de bombe ;  
Puis le fourrier (c'était un avocat connu)  
Fit ce petit discours familier — mais ému :

« Adieu, dit-il, adieu, cher petit camarade.  
« Au régiment des chiens humble soldat sans grade,  
« Ton nom, nous en faisons tous ici le serment,  
« Vivra tant que vivra notre fier régiment !  
« Non ! nous n'oublierons pas l'ami fidèle et tendre  
« Vers le grand inconnu parti sans nous attendre,  
« Et dont les cris joyeux et les bonds enfantins  
« Mettaient de la clarté dans nos sombres matins !  
« Adieu, Loulou ! Tu meurs pareil à Cynégire,  
« — Non en mordant le bastingage d'un navire —  
« Mais en plantant tes crocs, et juste au bon endroit  
« Dans l'envers adipeux d'un major bavarois !  
« Salut ! »

Ce fut la fin de la cérémonie ;  
Mais, sur le vœu formé par notre compagnie  
— Et bien vite exaucé par notre colonel —  
On décida que, désormais, à chaque appel,  
Le nom du chien figurerait comme les nôtres,  
Et qu'on l'appellerait à la suite des autres.

Cette décision fut portée au rapport,  
Et, depuis, tous les jours, quand le sergent-major  
Lance ce nom : « Loulou ! » de sa voix énergique,  
Afin de bien prouver à la bête héroïque  
Que nous n'oublions pas celui qui nous garda,  
L'un de nous — simplement — répond : « *Mort en soldat !* »

Dominique BONNAUD.

Nancy, 28 novembre 1914.

(*Le Matin*, 3 décembre 1914.)

## *Lettre à Sylvie*

*A mon spirituel ami le général  
de Teyssières.*

La tranchée où je m'aligne  
Près de R..., en ce moment  
Avec l'« ixième » de ligne,  
Vous plairait assurément.

Elle évoque, cette crypte,  
Presqu'un hôtel renommé  
De la Grèce ou de l'Égypte :  
C'est un Palace-Athéné !

L'existence qu'on y mène  
Et que je peins dans le vif  
Tout doucement vous ramène  
Vers l'ancêtre primitif.

Il faut tout créer, tout faire  
Soi-même, *Fare dà se*,  
Mais le Français, en l'affaire,  
N'est jamais embarrassé.

Les couloirs y sont humides  
Et nos illustres anciens  
Près des grandes pyramides  
Avaient plus chaud, j'en conviens !

Nous, quand la bise est mauvaise,  
On se réchauffe en chantant  
A plein cœur la *Marseillaise*  
Comme ces héros d'antan !

Puis on se métamorphose :  
On devient des Crusoë ;  
On est des Lubin, sans Rose,  
Et des Daphnis, sans Chloë.

Nous avons pris une vache,  
Pauvre bête à l'abandon,  
Qui jouait à cache-cache  
Avec l'obus du Teuton.

Moi, jadis clerc de notaire  
A Paris, rue Amelot,  
Si vous me voyiez la traire,  
C'est du dernier rigolo !

Avec des morceaux de caisse  
Et deux planches de fayard  
— Luxe royal en l'espèce ! —  
Je me suis fait un placard.

L'un de nous, un petit maître  
Et le roi du cotillon,  
Ne parlait-il pas d'y mettre  
Des tendeurs pour pantalon.

Puis nous avons une salle  
De théâtre... Un Bavarois  
Dirait qu'elle est « golossale » :  
Elle a deux mètres sur trois.

Certe elle n'est pas profonde  
A donner le vertigo,  
Mais enfin, l'on a du monde,  
On vient à nos thés tangos.

Et puis chaque galerie  
Dans la tranchée a son nom ;  
Or, la mienne, je vous prie,  
Porte celui d'Apollon.

Non pas que je me découvre  
La beauté du dieu païen,  
Mais ça rappelle le Louvre,  
Ça fait « riche » et ça fait bien.

Lorsque l'on n'est pas de garde  
L'œil au guet, le nez au vent,  
Quand l'ennemi nous cauarde  
De ses shrapnels moins souvent,

Nous écoutons la musique  
(Du Bizet — jamais du Brahms !)  
D'un bon vieux phono phtisque.  
Enfin nous jouons au rams...

... Ou plutôt à la manille.  
(Au rams, être sans atout  
Et crier : « Je prends la fille ! »  
Quand on ne prend rien du tout,

Avouez que c'est grotesque !)  
Parfois encor nous cherchons  
A faire au voisin tudesque  
De petits tours de... démons !

Nous jetons aux « kamarades »  
Le journal « révélateur »,  
Sans compter quelques grenades ;  
L'un de nous, un bon chanteur,

Prend son projectile et chante,  
En le lançant au Saxon :  
« Adieu ! Grenade charmante ! »  
Comme ce pauvre Fragson.

Je vous ai tout dit, Sylvie,  
Et vous voyez ce que c'est...  
Nous prenons gaîment la vie,  
— Surtout, nous restons Français.

Car le *Rire* c'est notre arme,  
Et le Boche est trop vilain  
Pour en connaître le charme...  
Ils n'en ont pas à Berlin.

Dominique BONNAUD.

Nancy, décembre 1914.

(*Le Rire Rouge.*)



## *Dans la Tranchée*

Je vous écris, ma chér' maman,  
Durant que pour un bon moment  
Notre section est bien cachée  
    Dans la tranchée ;

Tous pas bileux, tous bons copains,  
On est là, comm' des p'tits lapins,  
(Face aux Pruscots) toute un' nichée  
    Dans la tranchée ;

C'est vraiment le « p'tit trou pas cher » ;  
Y a pas d'erreur, c'est « la grande air »...  
Bien qu'la vue soit un peu bouchée  
    Dans la tranchée ;

Mais, par l'orchestr' d'un casino,  
Par les tzigan's ou le piano  
On n'a pas l'oreille écorchée  
    Dans la tranchée.

Nos « 75 », nos « Rimailhos »  
Nous berçant à leurs trémolos,  
On rêve à la Franc' revanchée  
    Dans la tranchée !

Dès qu'apparaît le quart seul'ment  
De la moitié d'un' gu... d'All'mand  
Nous la r'collons — très amochée —  
    Dans la tranchée ;

Alors commenç'nt, sempiternels,  
Les arrosag's de leurs shrapnels :  
La terre en est toute jonchée  
    Dans la tranchée ;

Nous rigolons dans nos clapiers ;  
« Quell' collection de press'-papiers  
« Lors du retour sera pêchée  
    « Dans la tranchée ! »

L'un d' nous est mort... et mort joyeux  
En s'écriant : « Tout est au mieux :  
« Voilà ma tomb' toute piochée  
    « Dans la tranchée ! »

Le sergent — qu'est curé — lui dit :  
« Repose en paix, héros béni  
« Sur qui la Gloire s'est penchée  
    « Dans la tranchée ;

« Nous te veng'rons — nous l' jurons tous —  
« Car la Victoire est avec nous :  
« Ell' mont' la gard' près d' nous couchée  
    « Dans la tranchée ! »

Théodore BOTREL.

*Prière au "Jeune Bon Dieu"*

Jeune bon Dieu qui dans la Crèche  
Rajeunis ton Éternité,  
Toi dont la tendre Loi ne prêche  
Que l'Amour et la Charité ;

Doux Roi du plus doux des Royaumes,  
C'est Toi que nous invoquerons,  
Et non les vieux dieux des Guillaumes,  
Des Atilas et des Nérons :

Jeune Dieu rayonnant de gloire,  
Aux yeux clairs jamais courroucés,  
D'un geste accorde la Victoire  
Aux descendants de tes Croisés :

Cette Victoire — très prochaine —  
Nous la demandons par Clovis,  
Par Jeanne, la bonne Lorraine,  
Par Bayard et par Saint Louis :

Tous nos chers blessés en détresse  
Te la réclament à genoux,  
A Toi dont le gibet se dresse,  
Croix rouge, entre le ciel et nous ;

Nous l'implorons de Toi, le Juste  
Mort pour expier nos péchés,  
Par nos fils au trépas auguste  
Sur leur Calvaire, aussi, couchés ;

Par les pleurs de millions d'êtres :  
Épouses, vieillards endeuillés ;  
Par les massacres de tes prêtres ;  
Par tes Sanctuaires souillés ;

Par Louvain, par Senlis croulantes  
Et par Reims, qui, près de mourir,  
Tend vers Toi ses tours suppliantes  
Comme les moignons d'un martyr ;

Par notre farouche endurance,  
Par nos otages en exil,  
Jeune bon Dieu, rends à la France  
Justice et gloire...

Ainsi soit-il !

Théodore BOTREL.

*(Les Chants du Bivouac.)*

## *A la Paix*

O douce Paix, chère et sacrée,  
Tu sais bien avec quelle ardente bonne foi  
Nous avons milité, l'âme pleine de toi,  
Pour ta cause désespérée.

Nous avions prévu la fureur  
Du fléau qui mettrait en feu l'Europe entière,  
Et nous luttons, des deux côtés de la frontière,  
Pour écarter l'immense horreur.

Ce fut en vain. Du moins, la France  
Est pure du forfait. Vaincre loyalement,  
Rester libre, briser le César allemand,  
Est son indomptable espérance.

Écraser l'Empire avec lui,  
Les bandits féodaux, la caste militaire,  
Pour que tes beaux pieds nus ne quittent plus la terre,  
C'est le seul moyen aujourd'hui.

Pouvons-nous, troublés par tes larmes,  
Finir hâtivement le combat pour le droit,  
Avant que la Justice ait fait ce qu'elle doit  
Dans le dur jugement des armes ?

Faut-il que ton pire ennemi  
Persiste à convoiter, à menacer le monde ?  
Non : Pour que cette guerre infâme soit féconde  
Il ne faut pas vaincre à demi.

Si l'Allemagne, en sa misère,  
N'a pas même un sursaut de révolte demain,  
Sans elle, mais pour elle, et pour le genre humain.  
Nous ferons l'œuvre nécessaire.

O Paix, bénis en frémissant  
Ceux qui vont se ruer sur l'empire de proie :  
C'est ta sainte moisson de lumière et de joie  
Qui germe dans leur noble sang !

Maurice BOUCHOR.

(*La Guerre Sociale*, 5 novembre 1914.)

## *La Dernière du Kaiser*

Au pays du Kronprinz et de l'Agence Wolff  
Le mensonge est un sport, comme à Londres le golf.  
De l'un à l'autre pôle on n'ose plus les croire...  
Je vais, à ce sujet, vous conter une histoire,  
Une histoire très simple, en vers de mirlitons,  
Et c'est très suffisant pour parler des Teutons.

. . . . .

Or, de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire,  
Et son ami de Moltke, avaient chipé, pour rire,  
Un griffon bruxellois joli comme un amour.  
Disons-le, c'est Bethmann qui suggéra le tour,  
Mais c'est le général, plein d'astuce et de zèle,  
Qui s'approcha du klebs et coupa la ficelle.  
Puis il dit simplement : « Cette bête est à moi.  
— Hein ? répliqua Bethmann, explique-moi pourquoi ?  
— Simplement parce que c'est moi qui l'ai chipée.  
— Possible, mais, mon cher, qui t'a donné l'idée ?  
C'est moi. Par conséquent le chien est à bibi. »  
Et de Moltke reprit, d'un air ébaubi :  
« Le chien est à nous deux... Jouons-le, tiens, j'y songe,  
A celui qui fera le plus joli mensonge !... »  
Et les voilà partis à mentir, sans effort,

Comme l'on sait mentir de Dantzic à Francfort :  
Platement, lourdement, sans y mettre de formes,  
Et, tout en débitant leurs mensonges énormes,  
Les deux Boches pensaient : Je vais gagner, c'est sûr !

Mais soudain, le Kaiser tourna le coin du mur.  
Il avait l'air vaseux et la moustache en friche.  
« Que faites-vous, dit-il, et d'où vient ce caniche ?  
— Nous mentons, dit Bethmann, seulement pas pour rien :  
Le plus menteur des deux doit emporter ce chien.  
— Vous mentez, leur cria Guillaume, au large, arrière !  
Ou je vais vous flanquer mon pied dans le derrière !  
Le mensonge est infâme, on ne doit pas mentir !  
Pouah ! rien que d'y penser, cela me fait vomir !  
Et dans toute ma vie, où maintenant je plonge,  
J'ai beau chercher, je ne vois pas un seul mensonge !... »

Bethmann dit, en riant d'un gros rire prussien :  
« De Moltke... il a gagné... donne-lui donc le chien. »

LUCIEN BOYER

*(Les Petits Châtiments.)*



## *A Sa Majesté Albert I<sup>er</sup>*

Ce mot sonnait trop mal à vos oreilles : *Neutre!*  
Vous n'avez pas voulu de cette rime à « pleutre »  
Ni voulu vous croiser les bras,  
Lorsque Germania, la Dalila hideuse,  
Sur votre front superbe appuyait sa tondeuse  
Pour vous couper les cheveux ras.

Vous n'avez pas voulu, pendant la vie entière,  
Tourner comme Samson une meule de pierre,  
Quoiqu'on offrît de vous payer.  
Et, depuis ce jour-là, le Philistin infâme,  
Passe et repasse encor sa meule sur votre âme  
Sans jamais pouvoir la broyer.

Autrefois, quand la joie existait en Belgique,  
On « zwanzait » à propos du Waterloo tragique  
Où nos grognards furent battus.  
Crommelynck déchainait des tempêtes de rire  
Dès qu'à Napoléon Premier il faisait dire :  
« Les Belges, nous sommes foutus !... »

Depuis, il a coulé bien du sang, bien des larmes !  
Mais, lorsque glorieux avec vos frères d'armes,  
    Vous reviendrez, drapeaux levés,  
Sire, la liberté, l'honneur et la justice  
Diront, en vous offrant la pourpre qu'on vous tisse :  
    « Les Belges, nous sommes sauvés !... »

LUCIEN BOYER.

(*Les Petits Châtiments*. Péchade, éditeur, à Bordeaux.)

## *Les Soldats de plomb*

CONTE DE NOËL

De Noël c'est le soir.  
Petit Paul, plein d'espoir,  
A mis devant sa cheminée  
Ses brodequins d'enfant,  
Puis s'endort en rêvant  
Dans sa couchette satinée.  
Mais de tous les joujoux  
Ce qu'il voudrait surtout  
C'est une boîte magnifique  
De beaux soldats de plomb,  
Avec fort en carton.  
Brave petit cœur héroïque !

. . . . .  
Au milieu de la nuit,  
En entendant du bruit,  
Petit Paul tout à coup s'éveille ;  
Dans ses souliers il voit .  
Le jouet de son choix.  
Mais, ô ! surprise sans pareille !  
De la boîte en carton  
Tous les soldats de plomb  
Sortent et, fusil sur l'épaule,  
En bon ordre ils s'en vont.

Et le petit garçon  
Les voyant partir se désole !  
Mais, sautant du lit doucement,  
Aux soldats il dit, suppliant :  
« Petits, petits soldats de plomb,  
« Pourquoi quitter ma cheminée ?  
« Voyez mon désespoir profond,  
« Pourquoi cette fuite obstinée ? »  
Alors un des soldats de plomb  
Lui répondit : « Petit garçon,  
Nous ne restons pas dans la tienne :  
C'est une cheminée prussienne !! »

CAMI.

*(Le Journal.)*

## *Tête de pipe*

### CONTE DU JOUR DE L'AN

A ses soldats pour étrennes  
Ce cher Kronprinz vient d'offrir  
Des pipes en porcelaine,  
Noble et touchant souvenir !  
Ces pipes mirobolantes  
Se composent d'un tuyau  
Et de la tête imposante  
Du Kronprinz sur le fourneau.  
Ce Kronprinz tête de pipe  
A chacun des soldats veut  
Prouver qu'il est un chic type,  
Et qu'il ne craint pas le feu !  
Pour rendre un honneur suprême  
A cet impérial présent,  
Un régiment le jour même  
Voulut charger en fumant.  
Vers nos troupiers il s'élançe ;  
Mais, en les apercevant,  
Un éclat de rire immense  
Des Français secoue les rangs.  
« Tiens ! dit un soldat gavroche,  
« Ils chargent la pipe aux dents !

« Leurs pipes ont la caboche  
« Du Kronprinz peinte devant !  
« Lui qui, toujours par prudence,  
« Se cache lors des combats,  
« Aujourd'hui — quelle vaillance ! —  
« Il est devant ses soldats !! »

## CONCLUSION

Et le soir, dans leurs gazettes,  
On imprimait gravement :  
« Le Kronprinz charge à la tête  
« De son glorieux régiment ! »

CAMI.

*(Le Journal.)*

## *La Petite Bonne allemande*

### I

Aux beaux jours du dernier printemps,  
Dans son château des bords de l'Oise,  
Une digne et riche bourgeoise  
Disait : « C'est un malheur des temps  
« Dans notre état démocratique,  
« Le peuple de France est hanté  
« D'un rêve fou d'égalité.

« *Ni Dieu ni maître* est son cantique,  
« On ne peut plus trouver de domestique.  
« Moi, j'ai, grâce à Gretchen, toute tranquillité ;  
« C'est une fille sage et que tout recommande ;  
« Ni paresseuse ni gourmande,  
« Douce, propre, sans volonté ;  
« Jamais elle n'a mérité  
« La plus légère réprimande ;  
« Elle est parfaite, en vérité,  
« Ma petite bonne allemande. »

### II

Arrive la chaude saison ;  
C'est la guerre ! Est-ce une raison  
Pour renvoyer la pauvre fille ?  
Elle est presque de la famille,  
Elle aime tant notre maison !

Quand le commissaire demande  
 L'âge, le pays et le nom :  
 « Est-elle Prussienne ? » on dit : « Non,  
 « Elle est de la Suisse allemande. »

## III

C'est, dans le brouillard automnal,  
 Le bombardement infernal  
 De la ville terrorisée.  
 Qui donc le guide ? Une croisée  
 Que vient d'éclairer un fanal.  
 Où l'espionnage commande,  
 L'ouragan de fer a passé.  
 Rien ne reste debout de ce qu'a dénoncé  
 La petite bonne allemande.

## IV

Les champs dévastés sont couverts  
 Par le plus rude des hivers  
 D'un grand linceul de neige blanche.  
 En France elle a sonné l'heure de la revanche !  
 L'heure tragique des revers  
 Pour l'Allemagne est arrivée.  
 L'espionne en vain s'est sauvée,  
 Elle est prise au pays teuton...  
 Le sergent d'escorte demande :  
 « Quand donc la fusillera-t-on,  
 « La petite bonne allemande ? »

Émile COUTEAU.

(*Le Gaulois*, 23 novembre.)



## *Noir, jaune et rouge*

VERS DITS PAR LÉON BERNARD,  
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

C'est pour nos frères de Belgique !  
Achetez les petits drapeaux,  
Afin que l'exode tragique  
Puisse goûter quelque repos.  
Chez nous la guerre les exile.  
Or, s'ils sont sans pain, sans asile,  
Tous ces errants que vous voyez,  
C'est qu'ils ont dès la première heure,  
En sacrifiant leur demeure,  
Su nous conserver nos foyers...

A notre cher drapeau de France  
Que leur drapeau, mêlant ses plis,  
Chante la gloire et la souffrance  
Des rudes exploits accomplis ;  
Que cette union porte en elle  
L'entente digne et fraternelle  
De nos soldats avec les leurs ;  
Et tandis que flotte l'emblème  
De ceux qu'on admire et qu'on aime,  
Examinons ses trois couleurs :

— Noir, jaune, rouge, il représente  
En un symbole harmonieux  
Ce qu'à la minute présente  
Est la terre des fiers aïeux :  
Le noir redit les deuils funèbres  
Sur qui, dans l'effroi des ténèbres,  
La nuit sépulcrale descend ;  
Cependant que le rouge exprime  
Les horreurs sanglantes du crime  
Dont souffre ce peuple innocent.

Mais entre le noir et le rouge  
(Deuil ou crime étant écarté).  
On peut voir un rayon qui bouge,  
Prodiguant sa jaune clarté.  
Telle une bienfaisante aurore,  
Il dit que vous aurez encore  
— Sujets d'un prince non pareil,  
Comme lui sans peur, sans reproche —  
Dans un avenir qui s'approche,  
Votre large place au soleil !...

Hugues DELORME.

(*Le Petit Journal*, 20 décembre 1914.)

## *Le Typhus de la goinfrerie*

L'armée allemande est atteinte de *salmonellose*, intoxication qui se produit chez les gens qui abusent de la charcuterie et qui se termine par la mort.

(JOURNAUX.)

Qu'est-ce que la *Salmonellose*?...  
Il serait bon qu'un érudit  
L'expliquât clairement, s'il l'ose.  
Du moins, voici ce qu'on en dit :  
Ce mal du typhus se rapproche,  
Mais, spécial au peuple boche,  
Chez lui seul répand la terreur :  
C'est le fléau fatal dont souffre  
Quiconque absorbe comme un gouffre !  
Tels les sujets de l'Empereur...

Car, il faut bien qu'on le répète,  
L'homme d'esprit seul sait manger,  
Et le Teuton, comme une bête,  
Bâfre au point de mettre en danger  
Ses jours si précieux. Il broute  
D'abord un tonneau de choucroute,  
Puis, pour se nettoyer les dents,  
Du boudin noir au kilomètre,  
Non sans avoir pris soin de mettre  
De la confiture dedans.

Tant de victuailles, ça cube,  
Ou ça *Kube* (exiger le K),  
Et son intestin, pauvre tube,  
Dès l'enfance s'intoxiqua.  
En ce séjour pour le bacille  
La vie est clémente et facile ;  
Il folâtre du haut en bas,  
Et ses compagnes préférées,  
Les Syncopes, les Diarrhées,  
Preennent avec lui leurs ébats.

O *Salmonelloses* mutines  
Qui chez l'ennemi sévissez,  
Doublant ses luttes intestines,  
Vous ne sévissez pas assez !  
Que vomissements et coliques  
De ces goinfres mélancoliques  
S'emparent triomphalement ;  
Lancez dans les bières suries  
Vos régiments de bactéries  
Pour avoir leur rein allemand !...

Hugues DELORME.

(Pour le Roi de Prusse..., un vol. en préparation.)

## *Sabres japonais*

Sur tout ce qui nous vient d'Asie  
Il ne faut pas qu'on s'extasie.  
Cependant, Français, reconnais  
(Car le nier serait sottise)  
Que ton sûr instinct sympathise  
Avec le peuple japonais.

D'où ce sentiment peut-il naître ?  
Toujours est-il qu'il parle en maître  
Et qu'à nos désirs il répond...  
Sans explication plus ample,  
Nous admirons tous, par exemple,  
Les fameux sabres du Japon.

Leurs lames fortes, bien trempées,  
Égalent toutes les épées,  
Bravent les meilleurs yatagans ;  
Et, sur la poignée et la garde,  
L'œil surpris et charmé regarde  
Mille détails extravagants :

Dans l'ornement de chaque sabre,  
Rien de cruel ni de macabre ;  
Objets uniques sous les cieux,  
Ils n'évoquent point de massacres.  
Les ivoires avec les nacres  
S'y mêlent aux ors précieux ;

Sur la laque ou sur le bois fruste  
Maint bijou délicat s'incruste.  
Oiseaux, papillons, fleurs des champs  
Alternant leurs grâces légères  
Font des bibelots d'étagères  
De ces glaives aux durs tranchants...



Artiste et guerrier tout ensemble,  
Ce peuple lointain nous ressemble :  
Si son nom est chez nous fêté,  
Et si pour nous son cœur exulte,  
C'est que l'on a le même culte  
De l'Honneur et de la Beauté !...

Hugues DELORME.

*(Le Petit Journal.)*

## *La Bouffette*

Ah ! non, certes, du sans-patrie  
Nul ne fait plus l'affreux métier !  
Et, dans notre France chérie,  
Chaque Français est cocardier !

Lorsque le coq du clocher bouge  
Au souffle d'un vent menaçant,  
Un petit chiffon bleu, blanc, rouge,  
Sur notre poitrine descend.

Ce chiffon, rond comme une rose,  
Et, comme un papillon, léger,  
Soudain sur notre cœur se pose ;  
Et nul ne l'en peut déloger !

Regarde à mon habit, regarde,  
Mon frère ! Et puis regarde au tien !  
Ce chiffon, c'est une cocarde,  
Notre cocarde, citoyen !

Je le fixe à ma boutonnière,  
Ce chiffon-là, trois fois sacré ;  
Et jusqu'à mon heure dernière,  
Simplement, je l'y garderai !

Que d'autres, qui devraient se taire,  
S'en aillent crier, en tout lieu :  
« Mon pays, c'est toute la terre ! »  
C'est leur affaire, maugrebleu !

Pour moi, cette bouffette ronde  
Me fait songer, à tout moment,  
Que mon pays n'est pas le monde,  
Mais bien la France, seulement !

Et qu'à toute heure on me brocarde  
Et qu'on me traite de chauvin  
Pour oser montrer ma cocarde,  
Je le déclare, c'est en vain !

Car je serais un piteux homme,  
Si je ne savais, par malheur,  
Qu'une cocarde, c'est, en somme,  
Le drapeau qui s'arrange en fleur !

Georges Docquois.

(*Le Rire Rouge.*)



## *Le Corbeau de Potsdam*

— *Mein Gott!* comme ça sent mauvais,  
A présent, partout où je vais,  
Dit Guillaume, en mon Allemagne !  
Bien que je vive en camp volant  
Ces temps-ci, ce sale relent  
En tous lieux, toujours, m'accompagne !  
D'où vient, mais d'où vient cette horreur ?  
— De moi, de moi, mon Empereur !  
Dit une voix rauque dans l'ombre...  
Et Guillaume ouït le bruit sec  
D'un méchant claquement de bec,  
Et, soudain, vit un oiseau sombre  
Perché sur le dos d'un fauteuil.  
Et cet oiseau vêtu de deuil  
N'était rien qu'un corbeau vulgaire.  
« Ah ! dit Guillaume, c'est donc toi ?  
J'aurais dû m'en douter, ma foi !  
Eh bien ! que dis-tu de la guerre ? »  
Le corbeau dit : — Rien de nouveau,  
Si ce n'est que, pour un corbeau,  
C'est assez agréable, en somme.  
En guerre, un corbeau, c'est certain,  
Se trouve sans trêve au festin ;  
Et rien n'est meilleur que de l'homme !

— Oui, surtout quand c'est de l'Anglais !

Dit, lors, Guillaume ; et je me plais

A croire que tu fis bombance

Et grand'chère de cette chair

Ferme, blonde et rose, mon cher !

Ce doit être un régal, je pense ?

— Tu penses mal dessus ce point,

Sache-le ; je n'en mangeai point,

Dit le corbeau, se lustrant l'aile.

L'Anglais, il s'en faut de beaucoup,

Ne saurait être de mon goût,

Car il sent trop bon le *pale-ale*.

— C'est donc de Belge, mon lascar.

Que tu te gavas ? — Oh ! non, car

(Et pardonne si je t'assène

Sans ménagement, Majesté,

Cette écrasante vérité)

La viande de Belge est trop saine.

— Dans ce cas, reprit le César,

Est-ce de Serbe, par hasard,

Que tu t'engraissas, misérable ?

Le corbeau dit : — Mon Empereur,

Je n'ai point commis cette erreur :

Le Serbe n'est pas digérable.

— Soit ! De ton menu de gala

Tu proscrivis ces trois plats-là ;

Et tu voudrais donc que je crusse

Que tu ne t'es, tout cet été

Et cet automne, alimenté

Que de Russe, rien que de Russe ?

— Non, répondit le sombre oiseau,  
Le Russe est un trop gros morceau,  
Qu'on n'avale point sans dommage.  
Or, j'ai le gosier très étroit.  
Et puis c'est un manger trop froid.  
Non, je ne suis pas russophage.

Guillaume, rageant à l'excès,  
Cria : — C'est donc chez le Français  
Que tu trouvas ton réfectoire ?  
Le corbeau dit : — Non, ce guerrier,  
Mort ou vivant, sent le laurier ;  
Et je n'aime point la victoire.

— Ah ça ! hurla Guillaume, ah ça !...  
Mais le corbeau lui croassa :  
— Va, va, ne te mets pas en peine :  
J'ai mangé, là, tout bonnement,  
Tout simplement, de l'Allemand.  
Voilà, pour un corbeau, l'aubaine !

J'en ai mangé selon mon vœu ;  
J'en ai mangé (ça n'est pas peu)  
Autant qu'on a pu t'en occire !  
— Ah ! fit Guillaume. Et maintenant ?  
Alors, le corbeau, ricanant,  
Dit : — Maintenant, je t'attends, Sire !

Georges Docquois.

(*Fantasio.*)

## *Noël au Camp*

VERS DITS

PAR MOUNET-SULLY, DOYEN DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Soldats, à l'heure où, dans ces plaines  
Dont la Gloire saura les noms,  
Retenant leurs fauves haleines,  
Se taisent là-bas les canons,

Pour célébrer la Grande Attente,  
Alliés et gens de chez nous,  
Frères, suspendez à la tente  
Le gui celtique avec le houx,

Le houx sombre avec le gui pâle,  
Tous deux prodiguant aux hivers  
Leurs grains de corail ou d'opale  
Dans leurs feuillages toujours verts.



Ce houx et ce gui d'espérance  
Cueillis — symbole immaculé —  
Dans ces forêts de notre France  
Où votre sang pur a coulé,

Qu'à votre pinacle de toile  
On les voit auprès du drapeau  
Lorsque se lèvera l'étoile  
Guidant le mage au Dieu nouveau !

— Car malgré toi, l'Hérode immonde  
De tant d'innocents massacrés,  
Il viendra, le salut du monde,  
Ils nous luiront, les jours sacrés ;

Car c'est ici, hors de l'abîme,  
Que de notre sang répandu  
Il va naître, l'ordre sublime  
Si longtemps par l'Homme attendu.

Voici la lumière et la voie !  
Paix sur la terre et gloire au ciel !  
Amour, foi, rayons, pleurs de joie !...  
Noël ! Noël ! Noël ! — Noël !!

Auguste DORCHAIN.

(*Les Annales.*)

## *Pour de Castelnau*

La petite patrie aussi vous félicite  
Et vous bénit, mon général ;  
Si la Victoire, après tant de deuils, nous visite,  
On le sait, au pays natal,  
Et l'on y sait aussi que, durant mainte année,  
Vous fûtes le bon ouvrier  
De cette jeune armée, ardente et couronnée,  
Enfin, de son premier laurier.  
Il nous plaît de penser que l'âme fière et forte,  
Fait de constance et de foi,  
Que tout bon Rouergat de notre sol emporte  
Et jalousement garde en soi,  
Par la vôtre a trempé celle des jeunes hommes  
Qui, se levant par millions,  
Au plus fort du combat sont froids, comme nous sommes,  
Même avec des cœurs de lions...

Et puis, mon général, dans ces luttes épiques  
Où, semblables à nos aïeux,  
— Nous, à coups de canons, comme eux, à coups de  
Nous défendons, en fils pieux, [piques, —  
Notre sol, notre langue et notre belle histoire,  
Toutes nos saintes missions  
Dans le monde, et tout ce qui fait que la Victoire  
Doit rester à nos légions,

Vous avez du meilleur de vous, père prodigue,  
Du plus rouge de votre sang,  
Payé le droit de vaincre et cimenté la digue  
Qui barre le flot mugissant,  
En attendant le jour prochain — demain, peut-être, —  
Où, dans quelque suprême effort,  
Nous le refoulerons aux lieux qui l'ont vu naître,  
Ce fleuve de haine et de mort...

Et c'est pour tout cela, qu'après la France entière,  
Une voix du pays natal  
Vous loue, et que ma main pique un briu de bruyère  
Dans vos lauriers, mon général.

François FABIÉ.

(*Les Annales.*)

## *Les Murmures de la Forêt*

La forêt voudrait bien dormir. Tous ses buissons,  
Qu'un orage incessant remplit de noirs frissons,  
Gémissent, maudissant les atroces tempêtes  
Que domine le cri farouche des trompettes.  
Elle assiste au carnage et le trouve hideux.  
Les arbres n'aiment pas qu'on se batte autour d'eux.  
Leurs branches inclinaient jadis une ombre douce  
Sur le rêveur assis à leur pied plein de mousse  
Et s'égayaient de voir sous le feuillage vert  
La candide blancheur de quelque livre ouvert.  
Mais cette chasse immense et qui toujours aboie,  
Où l'homme est plus cruel que la bête de proie,  
Cet hallali sans fin qui rougit tous les gués  
N'a pas l'assentiment des chênes fatigués.  
Les vieux arbres voudraient dormir. Ils font, dans  
[l'ombre,  
Des vœux pour que s'éteigne enfin cette toux sombre  
Qui, du soir à l'aurore et de l'aurore au soir,  
Crible de ses crachats de fer le hallier noir.  
Ils souffrent et voudraient entendre dans leur sève  
Chanter tranquillement leur vieillesse et leur rêve.  
Et leur plainte s'emplit de regrets infinis...  
Les oiseaux effrayés ont déserté leurs nids...



Ils pensent aux printemps rieurs des bucoliques,  
Aux rossignols des nuits d'été mélancoliques,  
Aux longs silences blancs de l'hiver, puis encor  
Aux automnes dorés qu'émeut le son du cor...

\*  
\* \*

Seuls, les lauriers n'ont pas sommeil; et les rafales  
Sonnent dans leur feuillage en clameurs triomphales.  
Ils s'enivrent entre eux d'évoquer dans la nuit  
Leurs rameaux en couronne autour d'un front qui luit,  
Et, plus sont furieux et plus grondent les chênes,  
Plus ils ont de fierté de leurs gloires prochaines.  
Le sang hardi qui bat aux tempes des héros,  
Quand ils l'écouteront leur rendra le repos,  
Les lauriers orgueilleux ne dormant leurs bons sommes  
Qu'aux acclamations frénétiques des hommes...

René FAUCHOIS.

(*Le Gaulois*, 20 décembre 1914.)

## Nocturne

Les canons, tout à coup, se sont tus, harassés.  
Sous le panache noir de la dernière bombe  
Un sergent qui chantait a glissé dans sa tombe.  
Un cheval fou galepe à travers les blessés.

Des armes et des yeux luisent dans les fossés.  
Un incendie au loin se soulève et retombe.  
Des dragons, sabre au clair, passent comme une trombe  
Dans un crépitement de rires insensés.

Alors, de tous les bois voisins l'ombre s'élançe.  
Le vent roule en geignant d'affreux parfums si forts  
Que les corbeaux surpris en rêvent sur les morts.  
De noirs estropiés rampent vers l'ambulance.

Le ciel verse aux mourants le pardon des étoiles ;  
Et, seule, sous la lune aux pâleurs de remords,  
Comme une mère en deuil traînant son triste corps,  
La nuit, la triste nuit, sanglote dans ses voiles...

RENÉ FAUCHOIS.

(*Le Gaulois.*)

*A la Mémoire de Paul Déroulède*

Et moi, je pense à Déroulède,  
A Déroulède, mort trop tôt,  
Et dont l'âme, auprès du Très-Haut,  
Ne pouvant combattre, intercède !

Ce brave, au tombeau descendu,  
Où sa cendre glacée ignore  
Qu'elle s'allume enfin, l'aurore  
Du jour si longtemps attendu !

Quelle joie eût été la sienne,  
S'il voyait le Droit triomphant  
Et le Lion belge étouffant,  
Dans ses griffes, l'Aigle prussienne !

S'il voyait nos mobilisés,  
Calmes et froids, partir en guerre,  
Sans fanfaronnade vulgaire,  
Par la Foi seule électrisés !

Et l'unanime prise d'armes  
Où, chacun mettant sa fierté,  
Les hommes cachent leur gaieté  
Et les femmes cachent leurs larmes !

S'il voyait, en un même accord,  
De la Mer Noire à la Baltique,  
Poussant un hurrah frénétique,  
Se ruer nos frères du Nord,

Et la magnanime Angleterre,  
Donnant escadrons et vaisseaux,  
Pour nous protéger sur les eaux,  
Pour nous défendre sur la terre !

Bien qu'invalidé, il se ferait  
Sa large part dans l'épopée :  
Sa main ne tiendrait plus l'épée,  
Mais sa bouche claironnerait !

Et j'entends des souffles de gloire  
Passer, superbes, dans ses vers !  
Il auoblissait les revers,  
Il exalterait la victoire !

Tant de joie inondant son cœur,  
Sa voix clamerait plus sonore,  
D'autres *Chants du Soldat* encore,  
Du soldat cette fois vainqueur !

Et quel admirable poème  
Jaillirait de ce luth divin !  
Sa devise serait : « Enfin ! »  
Après avoir été : « Quand même ! »

Hélas ! pour lui, tout est fini !  
Et, couché sous sa pierre blanche,  
Il ne verra pas la Revanche  
Dont il fut l'apôtre béni !

Ceux qu'une foi sublime entraîne  
Aux patriotiques combats,  
Hélas ! il ne les verra pas  
Reprendre l'Alsace-Lorraine !

Il ne verra pas le grand jour  
Où, terrassant la barbarie,  
« Les trois couleurs de sa patrie »  
Flotteront sur Metz et Strasbourg!

Le destin prit trop tôt sa proie,  
Impitoyable à l'être humain !  
Déroulède mourrait demain...  
...Peut-être mourrait-il de joie?

Paul FERRIER.

(*Le Gaulois*, 13 août 1914.)

## *La Cathédrale de Reims*

Le 19 septembre 1914, la cathédrale de Reims fut bombardée et incendiée par les troupes allemandes : le baron von Plattenberg, général d'infanterie, aide de camp général et chef de la Garde royale prussienne, est l'auteur responsable de cet attentat.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous passe en retour, sachant qu'ils éternisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de gifles consacrées à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Devant elle, près du « Lion d'Or », je naquis. — Enfant, les yeux encor brouillés de paradis, je la rêvais. Peut-être m'apparaissait-elle en musicale brume à travers l'air du ciel, et comme elle apparaît aux plus subtils des anges, dont tous les sens légers volent et s'entr'échangent.

Sans doute aussi la cathédrale était « chantée », irréelle ou réelle en ses métamorphoses, par les anges de Reims pour ma nativité, ou bien n'étant qu'une âme en fleur et peu de chose, par mon ange gardien tout seul. Mais je le jure, elle *enchantait* déjà ma française nature.

L'angélique murmure, imperceptiblement, devint berceuse humaine aux lèvres de maman. Et la complainte

émue du bon roi Jean Renaud (lors je ne savais pas que c'était que les mots) faisait s'évanouir pour moi dans les abîmes, et jusques à ma mort, le chant des kéroubims.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous passe en retour, sachant qu'ils éternisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de gifles consacrées à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Ta complainte, ô ma mère, un jour s'interrompt sur le mot « guerre » ; et toi, penchée vers ton petit, et pressant à mon front la fraîcheur de tes doigts, tu t'écriais joyeuse : « Il voit ! il voit ! il voit ! » et père souriait de ta hâte enfantine à me tourner les yeux vers l'église sublime :

« Regarde ! » Ah ! oui, bien sûr, mes yeux à peine éclos ne voyaient pas plus loin que le bleu des carreaux et que des blancs rideaux sur eux l'ogive calme, et que tes doigts si blancs qu'ils allaitaient mon âme : ce fut plus doucement qu'elle naquit pour moi, réelle, grande, immense et rêvée à la fois.

Elle naquit pour moi, devinée par mes yeux, un matin de printemps au cri des hirondelles. Mes menottes ont cru la prendre au bleu des cieux ! Renaissant chaque aurore elle m'était fidèle, tout habitée de saints, de rois et de héros, et d'anges à mi-vol, comme un arbre d'oiseaux.

Grand jouet de mon âme, ô française forêt de pierres, et vos tours, mes immenses hochets, vous êtes demeurés

le seul Jeu de mon âme, avec les trois hauts porches, en triangle de flamme, et dessus eux la Rose où l'on voit voltiger des pigeons becquetant les reflets passagers.

Puis quand je suis enfin venu, ma Cathédrale, mêler un cerf-volant aux ailes de tes anges, que j'ai de tous mes cris fait sonner ton parvis et, les cheveux au vent et poursuivant mes cris, entouré tes vieux murs des cent jeux de l'enfance, mais quand je fus ton visiteur farouche et pâle,

Après au bonheur d'aller cueillir la fleur d'extase — les mains tendues vers la lumière des vitraux — et que l'effroi sacré, qui met l'âme en sursaut, me prenait dans la nef où chantait la Voix grave et connue des enfants aux jours du paradis, quand je t'eus faite *moi* — que tu me le rendis !

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous donne en retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de haine consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

O Basilique, après t'avoir songée, mes songes longtemps ne furent plus obsédés que de toi, et tes anges, tes saints, tes apôtres, nos rois, et ces deux grandes tours que l'aurore prolonge, tes vitraux qui font des miracles prismatiques, envahissaient mes nuits d'enfance, ô Basilique !

Ta forêt tend sur moi ses bouquets de figures, et comme de gros troncs étreints par des lianes, arcs-bou-



tants, chapiteaux d'infemale nature, fûts et gables suscitent le grouillement des diables persuasifs et souples, ou d'une balourdise enfiellée ou, voire, ayant mines exquises.

L'enfer lui-même est sur un porche : oui, le voilà ! C'est au nord de l'église et les feux sont glacés par du givre ; eh ! qu'importe, ils cuiront, les prélats, s'ils eurent l'âme noire, et les abbés crossés. Mais quelle bonne humeur ! on dirait qu'ils s'amuse à être par Satan même « encordés » à la cuve.

Aux sons des cloches du dimanche et de mon rêve, la porte de Marie, le grand Portail s'élève ! et ses parois d'ogive où le Ciel échelonne dix légions ailées, mitrées et couronnées (semblant jolie tonnelle aux fleurs échelonnées) supportent Notre-Dame et Dieu qui la couronne.

Se levant de leur dais plein de petits clochers, ainsi qu'à l'horizon se lève un doux soleil champenois et brumeux, la Rose au cœur vermeil, tremblante de lueurs, vient de se détacher, soudain monte en sa gloire et dans le jour s'élance jusques au ciel ? mais non, jusqu'où les Rois de France

coude à coude s'assemblent, et regardent la France, là-haut, dessous les Tours, en auguste rangée. Voici le blanc troupeau de tous nos grands bergers qu'une gloire de feu soulève !... O flamme intense ! tout se lève et s'élève, et c'est le tour des Tours qui se perdent au ciel en un geste d'amour.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant de rêve et de hantise, je vous donne en

retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de haine consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Dressées comme un encens par les flammes des Porches du Christ et de Saint-Paul et cent feux de verrières, les Tours montent; le rêve y joue et voit derrière s'élever stipes, flèche, grands arcs qui se rapprochent : buissons, arbres de pierre, comme tout apparaît! même les animaux errant dans la forêt.

D'où vient ce haut bruit clair que les échos répètent? Un ange du chevet sonne de la trompette? Non, le rêve me leurre et c'est vers le parvis qu'il faut tourner les yeux : de là vient ce clair bruit. — Vers le parvis baissons tous les yeux de mon rêve et goûtons leur plaisir devant qu'il ne s'achève.

Jeanne d'Arc! ô fantôme adoré, vous voici! Haussant votre étendard le héraut sonne, et Charles est de pourpre vêtu qui, docile, vous suit, mais regarde (entouré d'un peuple qui vous parle et vous aime et vous cherche et vous presse et vous suit) venir déjà — Bergère! — en signe d'espérance tout le troupeau conduit des futurs rois de France.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant de rêve et de hantise, je vous laisse en retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de honte consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Peuples, rois, chevaliers s'engouffrent dans l'église au cri de Jeanne, et l'étendard qu'elle a saisi propage une ferveur qui rend le son quasi des incendies sacrés que Dieu lui-même attise, et vrai!... la Cathédrale brûle, âme des âmes, et grondant de ferveur monte au ciel en rafale. .

— Rêve de ma jeunesse, il faut que vous soyez la Vérité française. Vous l'êtes tout entière! Songe où ma cathédrale eût pensé m'effrayer — changée en flamme allègre illuminant nos terres, — lyrique, mais gaulois, je vous ai dû la grâce de ne chanter nuls chants que du goût de ma race.

La Basilique a pris la forme de la flamme, sitôt qu'elle sortit du cœur de Jean d'Orbais, — mais plus inextinguible et haute depuis Jeanne, holocauste vers Dieu de tous les cœurs français, vous n'avez pu, non moins que le ciel étoilé, baron von Plattenberg, l'éteindre ou la brûler!

Alors... notre innocent baron von Plattenberg, je vous dédie ce chant d'amour à mon église, *hoch!* et puis vous allonge (en vue qu'il s'éternise) le soufflet de la France, et ma lyre, haute vergue, je vous y cloue! Vous, cordes par moi déchirées, flagellez sans merci le Barbare exécré!

Paul FORT.

(*Poèmes de France*, « Bulletin lyrique de la Guerre »,  
21 septembre 1914.)

## *Sonnet pour Roland Garros*

*Écrit en passant à Fréjus, sur la pierre du monument qui commémore la première traversée de France en Afrique par l'aile.*

C'est d'ici qu'il partit. La plage se rappelle  
Cet homme, ou cet oiseau, qui vers Tunis volait  
Et que j'ai vu veillant près de Villacoublay  
Sur celle qu'avec Rome on peut dire éternelle.

Qu'ils étaient loin, l'exploit, la prouesse immortelle,  
Et l'aigle sur la mer qu'un bleu de houle enflait.....  
Parmi tous les héros — dans le rang, s'il vous plaît —  
Il gardait par orgueil l'anonymat de l'aile !

Froid parce que Garros, fier parce que Roland,  
Il monta sur sa tour sans pierres, d'un élan,  
Et ce fut pour guetter qu'il se mit en vedette.

Français du ciel qu'un sol qu'il faut défendre a pris,  
La caille ayant au loin chanté : « Paye ta dette »  
Il semblait dans le soir l'Archange de Paris.

Pierre FRONDAIE.

## *L'Élu*

C'est aujourd'hui dimanche et la chapelle est pleine.  
Celles qui sont en deuil, celles qui le seront,  
Ayant abandonné pour un moment la laine,  
Viennent s'agenouiller pour ceux qui sont au front !

De ces femmes en noir, une, la châtelaine,  
A dit, dès le début : « Mes trois fils partiront. »  
L'aîné, le lieutenant, est couché dans la plaine,  
Une balle ennemie a traversé son front.

Elle l'ignore encore. Ami de la famille,  
— Il maria le père et baptisa la fille —  
Le curé, qui le sait, l'aperçoit à l'autel.

Il s'avance vers elle, à la très sainte table,  
Mais la mère, en voyant son émoi concevable,  
L'interroge d'un mot, d'un simple mot : « Lequel ? »

Félix GALIPAUX.

(*Le Figaro*, novembre 1914.)

## *L'Alsacienne*

Devant la maison chère aux poutres apparentes,  
Corsage blanc, jupon rouge, bleu tablier,  
Une fille d'Alsace apporte à tous, vibrantes,  
Les preuves qu'en Alsace on ne peut oublier.

Sur ses cheveux d'or fin et sur son front d'ivoire,  
Comme un superbe oiseau palpitant d'infini,  
Est posé le grand nœud dont les ailes de moire  
Tremblent au vent léger que la cloche a béni.

Qu'elle fasse pousser des fleurs, des fleurs sans nombre,  
Qu'elle ait, pour leur fraîcheur, des soins toujours nou-  
[veaux :

Il en faut aujourd'hui pour nos tombes, dans l'ombre,  
Peut-être en faudra-t-il demain pour nos drapeaux.

Et la fille d'Alsace, en gardienne sans crainte,  
Défend le cher passé dont son cœur a besoin.  
Par elle, le foyer, c'est la barrière sainte  
Qui dit à l'étranger : « Tu n'iras pas plus loin. »

Par elle, à ce foyer, nous voyons sans fin luire,  
Soustrait au souffle impur, envieux et cruel,  
Ce feu qui vient de France et que la France admire,  
Car rien de plus sacré n'a brillé sous le ciel.

Émile HINZELIN.

## *La Lorraine*

La Moselle, parfois, en Lorraine, au passage,  
Parmi ses longs coteaux, dans son cours gracieux,  
Reflète un si charmant et si pur paysage  
Que pour le croire vrai l'on doit lever les yeux.

Et la Lorraine abonde en semblables merveilles :  
Ses prés, ses bois, ses monts sont pleins d'un air en fleur ;  
Son sol plein de trésors, ses vergers pleins d'abeilles ;  
Ses cités, pleines d'art et de haute valeur.

Une race énergique, obstinée et pensive,  
Au langage un peu lent, à l'effort toujours prompt,  
Aime d'amour sa terre exquise et la cultive  
Avec cet âpre orgueil qui maintient jeune un front.

Cette race de fer a pour joyaux ses femmes.  
Frêles dans le plaisir, fermes dans le tourment,  
Elles viennent à vous, droites de corps et d'âme,  
Et leur regard d'amour est net comme un serment.

Plus d'une en son salon, plus d'une en son village,  
Élégante héritière assise au fond d'un parc,  
Paysanne en sabots au chemin de halage,  
Semble ta propre nièce, ô sainte Jeanne d'Arc !

Émile HINZELIN.

(*Supplément du Petit Journal.*)

*Rêves allemands*

Gretchen rêveuse, à la fenêtre,  
Récure un pot en soupirant.  
Elle soupire en récurant,  
Et ses yeux demandent à paître.

Ce sont des yeux ronds de faïence,  
Les gros yeux pâles d'un veau blanc.  
Pour le reste, visage ou flanc,  
C'est lard ou jambon de Mayence.

Son Wilhelm est rose comme elle  
Et, comme elle, au rêve est enclin.  
C'est quand il a l'estomac plein,  
Qu'il poétise à tire d'aile.

Là-bas, là-bas, dans la tranchée,  
Son Kaiser le nourrit de vent ;  
Et ce régime décevant  
Répugne à sa langue alléchée.

Toutefois, la faim, dans un songe,  
Lui sert un repas « kolossal »  
Où le saucisson de cheval  
Dans un ravissement le plonge.



Son âme, alors, vers l'azur cingle !  
Il voit son cher vieux dieu germain,  
Empaler, d'une experte main,  
Sa Gretchen, d'une ferme tringle.

Et la fille, changée en oie,  
Tourne, se dore et pleure un jus  
Tel qu'humain n'en sentira plus  
Le fumet l'encenser de joie.

Amour! Amour! Merveille et grâce  
Du bien-aimé, le cœur épris!  
Wilhelm ne connaît plus de prix  
A sa Gretchen en broche et grasse.

Il subodore une repue,  
Cependant que, frottant toujours,  
La vierge voue à ses amours  
La fleur de sa bouche lippue.

Elle aussi, mystique nature,  
Revoit son tendre fiancé,  
Sous l'espèce d'un émincé  
De porc frais à la confiture!

Cet échange de victuailles,  
C'est Wilhelm et Gretchen rêvant,  
C'est la Germanie élevant  
Son âme aux échos des batailles.



Par affinités électives,  
L'oie et le porc soient ton blason,  
Allemagne aux grandeurs fictives!  
Où ton aigle a failli, l'oison  
Dira mieux tes clartés natives,  
Et le porc, ta fine raison.

Charles-Henry HIRSCH.

(*L'Auto*, 1<sup>er</sup> janvier 1915.)

## *Le Lion du Beffroi*

Depuis des siècles, immobile  
Au faîte, dominant les toits  
Du beffroi de l'Hôtel de Ville,  
S'érigeait le lion d'Artois.  
Le soleil dorait sa crinière,  
Dès qu'il rayonnait au levant ;  
Il avait l'azur pour tanière  
Et bravait l'orage et le vent.

Toute la ville en était fière,  
Du savant au petit bourgeois ;  
On venait de la France entière  
Pour voir le lion arrageois  
Sur son piédestal de dentelle  
Sculpté jadis avec amour  
Et dont la finesse était telle  
Qu'il semblait un clocher à jour.

Mais la guerre au sombre carnage  
De la ville fit un enfer ;  
Sur les maisons du voisinage  
Ce fut un déluge de fer.  
Quand le calme sembla renaître,  
Remplis de détresse et d'effroi,  
Les Arrageois dirent : « Peut-être  
Epargneront-ils le beffroi ? »

Las ! Le beffroi servit de cible  
Aux dévastateurs criminels.  
Comme un être humain, impassible  
Sous une grêle de shrapnels,  
Au sommet de la tour blessée  
Dont les pierres semblaient gémir,  
Sous la canonnade insensée,  
Le lion paraissait dormir.

De l'agonie, ultime phase,  
L'antique beffroi s'est courbé.  
La tour chancelle sur sa base,  
Le lion penche... il est tombé !  
La tour est réduite en poussière  
Dans un bruit sourd d'écroulement ;  
Et l'on crut, dans la ville entière,  
Entendre un long rugissement.

Eugène LEMERCIER.

(*Le Bonnet rouge*, 6 novembre 1914.)

## *La Lettre*

Elle n'est trop souvent qu'une carte postale  
Où la pluie a brouillé les traces du crayon ;  
Une étoile de boue y mit un noir rayon ;  
L'écriture est fantasque, et la marge inégale :

« Rassurez-vous... Toujours présent au bataillon...  
Je vais bien... Tout va bien... Je suis joyeux et sale ;  
Je crie à plein gosier quand du Boche détaille,  
Et dors comme un lapin dans le creux d'un sillon... »

On déchiffre en tremblant, l'œil brumeux, le cœur ivre,  
Cette page échappée au plus glorieux livre  
A travers l'ouragan de la flamme et du fer ;

On la baise ; on lui rit ; on penche son oreille  
Vers les échos puissants qu'elle apporte, pareille  
A la conque où survit la fureur de la mer.

Maurice LEVAILLANT.

(*Le Figaro*, 21 octobre 1914.)

## *Dans l'Enfer de Dante*

Guillaume II aurait eu  
une rechute. Son état serait  
sérieux.

(Daily News.)

Wilhelm, l'Enfer attend... Qu'attends-tu pour t'y rendre?  
Sur leurs sombres coursiers impatients du frein  
Les Hussards de la Mort déjà viennent te prendre :  
Ils veulent faire honneur au Maudit, leur parrain.

Vers les bords infernaux bientôt tu vas descendre :  
Qui doit t'y recevoir? Dité, ville d'airain,  
Cité du feu, seyante à qui mit Reims en cendre ?  
Ou ces grands lacs de sang chers aux bandits du Rhin?

Non ! — Sera-ce plus bas, le fleuve aux mornes larmes,  
Grossi de tous les pleurs qu'ont fait couler tes armes ?  
Non, non ! plus bas encor ! descends toujours plus bas...

Dans l'abîme effrayant, sur la fosse de glace,  
D'un bras justicier Dante a marqué ta place  
Au fond du dernier cercle, à côté de Judas.

Stéphen LIÉGEARD,

*Dernier député français de Thionville.*

(Le Gaulois.)

## *Aux Morts*

Sans linceul, sans bouquet et sans inscription,  
Sans croix, sans grille en fer, sans pierre funéraire,  
Ils dorment sous un tertre au milieu des sillons.  
Ils n'ont pour les étreindre et fermer leur paupière  
Que la terre, leur mère, aux cheveux sans rayons,  
Sa caresse d'argile et son baiser de pierre.

Le clairon matinal ne les réveille plus.  
Ils auront désormais pour chant et pour musique  
Ce qu'au saule creusé chante la vigne antique,  
Et ce qu'au pont désert hurle le chien perdu.  
Ils n'ont pour compagnon des soirs mélancoliques  
Que le grillon errant sur leur humble talus.

Où donc est l'être cher, la forme précieuse,  
Qu'on avait dans ses bras serré si tendrement ?  
Où se pencher pour parler bas à son amant ?  
Où ploieront les genoux des mères malheureuses ?  
En leur montrant l'immensité silencieuse,  
On leur dira : « C'est là... » Que le tombeau est grand !

Oui, c'est bien là des morts la terre et le royaume.  
La ville tord au loin son corps abandonné.  
On voit ses seuils noircis et les trous de ses dômes.  
Elle lève des bras de pierre calcinés  
Et les spectres des tours et les clochers fantômes  
Penchent sur des logis boiteux et décharnés.

Les champs sont désormais vides et solitaires.  
C'est du fer ou du plomb au lieu d'herbe qui naît  
Aux bords jaunis des grands squelettes des forêts.  
Et l'on a peur de voir s'élever de la terre  
Des mains avec des trous, des visages muets  
Pour attester au ciel une telle misère.

Pourtant, rien ne pourra vous consumer, ô morts !  
Ni le temps ni l'effort de la pluie ou du sable.  
Vous êtes faits d'une substance impérissable.  
Vous renaîtrez pour nous comme un vivant trésor  
Ainsi que renaîtront les sillons labourables,  
Le bois du peuplier ou la chair des blés d'or.

A quoi bon une tombe avec sa croix dressée ?  
La fleur se sèche vite et le marbre est trop lourd ;  
Vous vivrez sous la terre anonyme, toujours.  
O morts ! Vous aurez chaud durant les nuits glacées :  
Nous avons fait avec la trame des pensées  
Des lits de souvenirs et des berceaux d'amour...

Maurice MAGRE.

(*Le Figaro*, 12 novembre 1914.)



## *Tenir !*

Plus qu'en l'élan sabreur des rudes chevauchées,  
Plus qu'au fort des combats livrés à cœur égal,  
Plus qu'en la charge épique ou l'assaut triomphal,  
L'héroïsme est debout, la nuit, dans nos tranchées.

Aux lisières des bois par les balles hachées,  
La fosse où l'on se terre a l'aspect sépulcral  
D'une tombe, et trois jours nos sections cachées  
Vont rester aux aguets dans cet étroit chenal.

Tous feux éteints, les pieds mouillés, le ventre vide,  
C'est l'ordre, il faut tenir. Parfois l'éclair livide  
D'un obusier géant fait signe et la mort vient.

Dans le noir on frissonne, on est de pauvres diables,  
Hantés par le sommeil, grelottants, pitoyables :  
On est soldat de France. Il faut tenir. On tient !

Georges MAITRE.

(*Le Petit Journal*, 20 novembre 1914.)

## *Le Vent*

(VERS INÉDITS)

Tous les rameaux nus frissonnent  
    Dans la forêt ;  
Et toutes les cloches sonnent,  
    D'elles-mêmes, on dirait...  
La Seine, lourde d'histoire,  
Clapote d'un flot mouvant,  
Soudain jeune et plus vivant...  
    C'est le vent ?  
C'est le vent de la victoire  
    Se levant !

Tous les drapeaux des fenêtres  
    Sont palpitants.  
Le grand souffle des ancêtres  
Les gonfle, du fond des temps.  
Ce souffle, tonique à boire,  
Que nos poumons vont buvant  
Et qui nous pousse en avant,  
    C'est le vent ?  
C'est le vent de la victoire  
    Se levant !

LOUIS MARSOLLEAU.

## *N'ai-je donc tant vécu?...*

O deuil ! dont le cœur gros se gonfle et dont on pleure,  
D'être sortis de l'âge et d'avoir passé l'heure  
Où l'on pouvait encore, à l'ombre du drapeau,  
Marcher son pas, dresser son front, donner sa peau !

Car nous l'avons appris, le maniement de l'arme,  
Sans qu'ait sonné pour nous la fanfare d'alarme,  
De la classe qui vient à la classe qui part,  
Guerriers des temps de paix, inutile rempart !

Lidoires de quartiers, chantés par Courteline,  
Nous ignorons le vent de mort qui vous incline,  
O blés vivants ! ô nos cadets, jeunes héros,  
Vous qui pouvez tirer vos sabres des fourreaux !

Sur le contrôle on a rayé nos matricules ;  
Et nos livrets n'ont plus de derniers fascicules !  
La guigne nous a mis hors de course au départ :  
Nous sommes nés trop tôt, et nous mourrons trop tard !

LOUIS MARSOLLEAU.

(*Le Figaro*, 18 août 1914.)

## Die Gänse-Parade

(Le Pas de l'oie)

Ils défilent au pas de l'oie,  
— *Eins, zwei*, — sans que la jambe ploie.

Rude, raide, rogue, le chef,  
Accoutré comme une guérite,  
Et le monocle dans l'orbite,  
Profère un commandement bref.

Ils défilent au pas de l'oie,  
— *Eins, zwei*, — sans que la jambe ploie.

Au rythme sec et relevé  
Du tambour plat, du fifre allègre  
Qui vrille l'air de son trille aigre,  
Les bottes battent le pavé.

Ils défilent au pas de l'oie,  
— *Eins, zwei*, — sans que la jambe ploie.

Et lourdement, et gravement,  
Devant le chef droit comme un terme,  
Le compas s'ouvre et se referme,  
D'un identique mouvement.

Ils défilent au pas de l'oie,  
— *Eins, zwei*, — sans que la jambe ploie.

Leur faciès reste figé :  
C'est bien la brute aveugle et sourde,  
Appliquant son âme de gourde  
A l'automatisme exigé.

Ils défilent au pas de l'oie,  
— *Eins, zwei*, — sans que la jambe ploie.

Et l'on constate en vérité  
Qu'en dépit du Welche qui raille,  
Cette démarche de volaille  
Sied bien à leur mentalité.

Ils défilent au pas de l'oie,  
— *Eins, zwei*, — sans que la jambe ploie.

Armand MASSON.

## *Les Cigognes*

Sitôt que le canon eut ébranlé l'espace  
Et qu'un obus tomba dans le Rhin allemand,  
On vit sur les clochers, prêts au rassemblement,  
Les longs corps efflanqués des cigognes d'Alsace.

Entrainant par les cieux leur bataillon sagace,  
Elles mirent le cap vers l'horizon clément  
Des coteaux de Champagne empourprés doublement  
De vendange prochaine et du rêve qui passe...

Entre le coq gaulois et nos hommes-oiseaux,  
Elles ont désormais pour asiles nouveaux,  
Le toit, la cheminée et l'arc de cathédrale.

Gardiennes du feu de notre cœur serein,  
Elles veillent, ainsi que l'antique Vestale,  
En l'attisant avec un peu de vent lorrain.

Urbain Mo.

(*L'Auto.*)

## *Un jour, ils étaient là...*

O morts pour mon pays, je suis votre envieux...

VICTOR HUGO.

— Quel mortel n'a connu vos somptueux élans,  
Passion de l'amour, unique multitude,  
Danger des jours aigus et des jours indolents,  
Orchestre dispersé sur les vents turbulents,  
Rossignol du désir et de la servitude !

Mais pour que soient domptés ces iniques transports,  
Nous irons aujourd'hui parmi les tombes vertes  
Où les croix ont l'éclat des mâts blancs dans les ports ;  
Et nous suivrons, le cœur incliné vers les morts,  
La route de l'orgueil qu'ils ont laissée ouverte.

Voix des champs de bataille, âpre religion !  
Insistance des morts unis à la nature !  
Ils flottent, épanchus, subtile légion,  
Mêlés au blé, au pain, au vin des régions,  
Hors des funèbres murs et des humbles clôtures.

— Un jour, ils étaient là, vivants, graves, joyeux,  
Les brumes du matin glissaient dans les branchages,  
Les chevaux hennissaient, indomptés, anxieux,  
L'automne secouait son vent clair dans les cieux.  
Les casques de l'Iliade ombrageaient les visages !

On leur disait : « Afin qu'une minute encor  
Le sol que vous couvrez soit la terre latine,  
Il faut dans les ravins précipiter vos corps. »  
Et comme un formidable et musical accord  
Ces cavaliers d'argent s'arrachaient des collines !

Ivre de quelque ardente et mystique liqueur,  
Leur âme, en s'élançant, les lâchait dans l'abîme.  
Ils croyaient que mourir c'était être vainqueurs,  
Et les armées semblaient les battements de cœur  
De quelque immense dieu palpitait et sublime.

Ils tombaient au milieu des vergers, des houblons,  
Avec une fureur rugissante et jalouse ;  
Leurs bras sur leur pays se posaient tout du long,  
Afin que, dans les bois, les plaines, les vallons,  
On ne sépare plus l'époux d'avec l'épouse...

— O terre mariée au sang de vos héros !  
Ceux qui vous aimaient tant sont une forteresse  
Ténébreuse, cachée, où le fer et les os  
Font entendre des chocs de sabre et des sanglots  
Quand l'esprit inquiet vers vos sillons se baisse.



Plus encor que ceux-là, qui, vivants et joyeux,  
Tiendront les épées d'or des guerres triomphales,  
Ces morts gardent le sol qu'ils ramènent sur eux ;  
Leur pays et leur cœur s'endorment deux à deux,  
Et leur rêve est entré dans la nuit nuptiale...

Le Rhin, paisible et sûr comme un large avenir  
Où s'avancent les pas de la France éternelle,  
Verse à ces endormis un puissant élixir,  
Qui, dans toute saison, les fait s'épanouir  
Comme un rose matin sur la molle Moselle !

Exaltants souvenirs ! O splendeur de l'affront  
Par qui chaque être, ainsi qu'une foule qui prie,  
Se délaisse soi-même, et, la lumière au front,  
Vif comme le soleil qu'un fleuve ardent charrie,  
Préfère aux voluptés, qui toujours se défont,  
Le grand embrassement du mort à sa patrie !

Comtesse Mathieu DE NOAILLES.

Vers écrits sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine.

(*Le Journal*, 2 novembre 1914.)

## *Les Aviateurs*

La gauche fléchissait... D'un ton autoritaire  
Le général — grand chef dont le nom doit se taire —  
Dit aux aviateurs qui l'entouraient : « Voici :

« Pour survoler ce bois qu'on aperçoit d'ici  
« Il me faudrait, messieurs, trois d'entre vous, trois hommes  
« De bonne volonté. Vous le voyez, nous sommes  
« Très menacés. Il faut reconnaître à tout prix  
« Ce bois... Mais c'est la mort presque sûre... Compris ?  
« Que trois lèvent la main... Combien êtes-vous ? Treize. »

D'un même élan joyeux, ardent, à la française,  
Treize mains brusquement se levèrent : « Parbleu !  
« J'en étais sûr... Brigands ! » Sa voix tremblait un peu ;  
Mais pour ne point paraître ému, d'un air bravache,  
D'un doigt vif, il frisait le bout de sa moustache.  
« Allons !... Tirons au sort... Les noms dans un képi...  
« Et vite... Regardez !... l'ennemi s'est tapi  
« Au fond de la vallée, et son attaque est prête... »

Les trois noms sont tirés, comme pour une fête.  
Déjà les trois élus s'éloignent, triomphants...  
Mais : « Halte !... Demi-tour ! Depuis quand les enfants

« (Si la mode est récente, elle ne me plaît guère),  
« S'en vont-ils à la mort sans embrasser leur père ? »  
Noble étreinte ! si brusque et si tendre à la fois !  
En leurs fiers avions les voici tous les trois  
Qui montent hardiment vers le ciel, vers la gloire.

O mon Pays ! Inscris cela dans ton Histoire !

Jacques NORMAND.

(*Le Figaro*, décembre 1914.)

## *Les Roses de la Guerre*

L'épouvante s'étend sur l'Europe inquiète.  
Nos yeux, la parcourant de l'un à l'autre bout,  
Voient la Rage qui hurle et la Haine qui bout,  
Et la Mort, galopant dans un ciel de tempête.

L'homme, grisé de sang, tombe au rang de la bête;  
Partout la Violence et la Terreur partout...  
Prise de désespoir, de honte, de dégoût,  
L'Humanité se voile et détourne la tête.

Mais, parmi tant d'horreur et tant de cruauté,  
Deux nobles sentiments : *Courage, Charité,*  
Peuvent s'épanouir mieux encor que naguère :

Sous la pluie abondante et féconde des pleurs,  
— Telles qu'en un fumier d'éblouissantes fleurs, —  
Montent vers le Soleil ces Roses de la Guerre!

Jacques NORMAND.

(*Le Figaro*, octobre 1914.)

## *Le Soixante-Quinze*

*X..., le 8 novembre 1914.*

### I

Écoutez, mes gars, la chanson joyeuse  
Qui surprend la nuit et qui plaît le jour...  
Doux comme un appel à votre amoureuse,  
Dur comme un reproche en commun amour,  
C'est la voix qui fait se courber les têtes,  
Amis, ennemis, tous à l'unisson  
Éprouvent chacun l'immense frisson :  
C'est l'hymne sacré des Volontés prêtes...  
Le Soixante-Quinze a dit sa chanson !

### II

Tel un lévrier qui flaire le lièvre,  
Il bondit gaîment par monts et par vaux :  
Pour éteindre en lui le feu de la fièvre  
Il faut la sueur de ses six chevaux !  
On l'avait forgé pour des chocs possibles,  
Pour lui le repos était sans raison :  
C'est un prisonnier hors de sa prison,  
Qu'importe qu'il soit la reine des cibles,  
Le Soixante-Quinze a dit sa chanson !

## III

Il porte avec lui l'espoir de la Race  
Comme un talisman très vieux et très pur,  
Et le fin sillon qui marque sa trace  
Mène à la victoire — on en est bien sûr !  
Puis il servira pour l'autre semaille  
Quand vous rentrerez, fiers, à la maison,  
Gars qui combattez, joyeux, sans façon,  
Narguant leur obus, leur boîte à mitraille :  
Le Soixante-Quinze a dit sa chanson !

Robert OUDOT,

*Maréchal des logis au 4<sup>e</sup> d'artillerie.*

(*L'Auto*, 25 novembre 1914.)

## *Gott mit "Huns"*

Où donc est le Kaiser ? se demandaient les Boches,  
Qui ne pouvaient admettre, en leurs dures caboches,  
Que ce puissant guerrier ne fût pas un peu là.  
Dame ! comprenez-vous les Huns sans Attila ?  
Enfin, ces temps derniers — quelle aimable surprise !  
Ils le virent, sanglé dans sa capote grise,  
Sur un tertre, debout, absurde, théâtral,  
Et se donnant des airs de Petit Caporal.  
Or, il semblait plutôt poser pour un Detaille,  
Cependant qu'à ses pieds s'agitait la bataille.  
Et, qu'est-ce qu'ils « prenaient » ses beaux cuirassiers blancs,  
Ses hussards de la Mort et ses fameux uhlands,  
Qu'il se flattait de voir, dans huit jours, à Montmêtre !...

C'est ainsi qu'il resta, tout un jour, sur son tertre.  
Et quand ce fut le soir, les membres fracassés  
Par les éclats d'obus, qu'il avait encaissés...  
Dans la peau de ses Huns, il rentra sous sa tente,  
Que vous voyez d'ici colossale, épatante :  
Salle de bains, de danse (il est aussi danseur),  
Billard et cinéma, téléphone, ascenseur,  
Électricité — bref, tout le confort moderne.  
Quoique ça, ce héros, ou mieux cette baderne,  
Fit un méchant souper, laxatif à l'excès,

De marmelade anglaise et de pruneaux français,  
Le tout accompagné fâcheusement — dirai-je —  
D'un champagne allemand qui sentait le... liège.  
Après qu'il eut soupé, d'abord il rédigea,  
Pour l'Histoire, un papier, comme quoi donc, déjà  
Il était à Paris ainsi qu'à Péetrograde.  
Ensuite il se coucha, pénétré de son grade.

Comme il dormait, il fut réveillé vers minuit.  
A sa porte, en effet, on menait un grand bruit.  
Alors, les poils dressés et la mine hagarde :  
— Qui va là ? cria-t-il à l'officier de garde.  
— Sire, fit celui-ci, c'est votre vieux bon Dieu  
Qui voudrait vous parler. — C'est bon, fusillez-le !

Raoul PONCHON.

*(Le Journal.)*



*La Souris d'argent**et le Prussien en or*

Or, ceci se passait en sol alsacien :  
Ces temps derniers, on vit un gradé prussien  
Flanqué d'un paysan, qui lui servait de guide,  
Entrer dans une église, à l'heure qu'elle est vide.  
— On pense qu'il était épris du monument  
Sous l'unique rapport de son bombardement. —  
Après avoir erré de chapelle en chapelle,  
Sans trouver, à son gré, quelque chose assez belle,  
Il allait s'en aller, quand son regard tomba  
Sur un petit objet dont il resta baba ;  
C'était, perdu parmi des ex-voto sans nombre,  
Une souris d'argent qui scintillait dans l'ombre.  
— Qu'est-ce que c'est que ça, bonhomme ? s'enquit-il,  
Pourquoi cette souris pendue au bout d'un fil ?  
— Ah ! dit l'Alsacien — ça, c'est tout une histoire :  
Il y a quelque six vingt ans, ce territoire  
Fut littéralement de souris infesté,  
Rien n'échappait, dit-on, à leur voracité,  
Un vrai fléau, quoi !... tout, jusque aux moindres semailles  
Disparaissait en proie à la gent ronge-mailles.  
Nos pauvres bons aïeux s'avisèrent en vain  
De mille expédients. Rien n'y fit. Lorsque, enfin  
Un ancien du pays, homme d'expérience,

En lequel ils avaient entière confiance,  
Leur suggéra d'abord, le cas étant urgent,  
De faire fabriquer une souris d'argent  
Et de la consacrer au Seigneur qui, peut-être,  
Ferait tout aussitôt le fléau disparaître.  
Jadis, en pareil cas, en le même péril,  
On ne s'y prenait pas autrement, disait-il.

La proposition leur parut assez folle.  
Tout de même, chacun y fut de son obole.  
Ils allèrent trouver, qui la leur cisela,  
Un praticien... d'où vient la souris que voilà.  
Et, si vous la voyez plus grande que nature,  
C'est que l'on en paya largement la facture.  
— Et puis ? — Eh bien, et puis... du jour au lendemain,  
Plus de souris, Monsieur, pas plus que sur ma main.  
— Kolossal ! fit le Boche en s'esclaffant, que dis-je ?  
En montrant un gosier à donner le vertige.  
Quoi ! vous seriez encore innocents à ce point  
De croire à de pareils miracles ? — Que non point.  
Pour mon compte, le fait n'a du tout d'importance.  
C'est là simple hasard, pure coïncidence.  
En Alsace on n'est pas si bête... Croyez bien  
Que si nous étions sûrs que ce fût un moyen  
De nous débarrasser du fléau que vous êtes,  
Nous aurions tous donné, depuis belle lurette,  
Jusqu'à nos derniers sous, et quelque chose encor,  
Afin de nous offrir un Prussien — en or ! »

RAOUL PONCHON.

(*Le Journal*, 16 novembre 1914.)

## *Le Kronprinz*

Le Kronprinz est-il mort ? se disaient, consternés,  
Nos poilus sur le front. On ne voit plus son nez,  
Ce nez de si rare envergure,  
Vrai triangle de brie, à le voir de profil,  
Et tel, que lorsqu'il se mouchait on croyait qu'il  
Se mouchait toute la figure.

Pour que nos avions ne l'aient pas déniché,  
Il faut, d'ailleurs, qu'il soit terriblement caché  
Et hors de toute mitraille.  
Mais où donc ? Mais dans quel patelin sous les cieux ?  
C'est cela qui nous rend tous tretsous soucieux.  
Pourvu qu'il ne soit pas malade !

Que l'on ne trouve pas en des meules de foin  
Une aiguille, voilà qui ne m'étonne point.  
Moi-même, pauvre misérable,  
S'il me vient à l'esprit de me cacher jamais,  
Qu'on ne me trouve pas non plus, passe encor, mais  
Un être aussi considérable !

On le signale un peu partout, de tout côté.  
Jouirait-il, par hasard, du don d'ubiquité,  
Comme tel saint de la légende ?  
On le dit en Champagne, en des terriers prudents...  
De même, complétant une douzaine dans  
Une bourriche, près d'Ostende...

N'est-il plus animé de cette belle ardeur  
Qu'il avait au début, en tant que chapardeur?

Ce nous serait tout bénéfice.

Sa bosse — comme on dit — de l'acquisivité  
Le rend plus dangereux que l'épée au côté,  
Pauvre stratège en pain d'épice!

Enfin a-t-il chez nous fini de ravager?

Dans ses collections est-il allé ranger

Ses cambriolages d'esthète?

Ou bien estime-t-il qu'il a conquis aussi

Assez de vert laurier, si ce n'est de persil,

Pour en enguirlander sa tête?...

Son père est-il si bas que l'on dit à Berlin?

C'est encore possible. Et lui, le gros malin,

Que l'ambition éperonne,

Est-il à son chevet pleurant et sanglotant,

Et, selon l'éternel protocole, attendant

Qu'il lui repasse la couronne?...

Qui sait? Dans tous les cas il le fera plus tard,

Hélas!... Nous reverrons empereur ce têtard!

Sur le trône, cet homuncule!

Après tout, n'est-ce pas? le sieur Caligula

Fit bien de son cheval un consul — et cela

N'était guère plus ridicule.

RAOUL PONCHON.

(*Le Journal*, 21 décembre 1914.)

## *Les Canons fleuris*

Canons, je vous ai vus partir pour la frontière,  
Canons français, canons élégants, fins et gris.  
Des gars flattaient, songeurs, votre échine guerrière ;  
Des filles vous avaient pieusement fleuris.

Vous, les cracheurs de mort, les semeurs de tempête,  
Beaux parleurs dont le verbe est fait d'obus ardents,  
Comme des villageois qui s'en vont à la fête,  
Vous aviez tous la rose ou la verveine aux dents.

O léopards de fer hurlant vers la tuerie !  
Des fleurs ? Quel contresens ! Passe encor des lauriers !  
Quoi ? Pour ces lourds Teutons qui souillent la Patrie,  
C'est des gerbes de fleurs, vraiment, que vous auriez ?

Non, la parure fraîche et propitiatoire,  
Ce n'était pas pour eux, mais pour nous, les vainqueurs.  
Et nous avons senti, le jour de la Victoire,  
Tous ces canons lancer leurs roses dans nos cœurs.

Jean RAMEAU.

(*Le Figaro.*)

## *La Croix de Fer*

VERS INÉDITS

Ce Teuton pillà dans trois villes  
Et fut ivre en deux ports de mer.  
Ce sont prouesses fort civiles :  
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Cet autre abattit quatre femmes  
Armé de son seul revolver.  
O Panthéon, tu le réclames !...  
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Celui-ci brûla cinq églises  
Où ne put entrer le Kaiser.  
Doux héros ! Tu t'immortalises...  
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Celui-là fit sauter six crèches :  
Trois cents poupons, jambes en l'air !  
Charmants effluves de chairs fraîches...  
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Ce roux a grillé sept hospices.  
En fit-il autant, leur Kléber ?  
Nous lui vouerons des frontispices.  
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Ce blond, d'un vitriol honnête  
Seringua neuf turcos, hier.  
Par trop vieux jeu, leur baïonnette !  
Qu'on lui donne la Croix de Fer !



O croix lourde, croix allemande,  
Moins du Christ que de Barrabas,  
L'univers pensif se demande  
Pourquoi Mandrin ne t'avait pas !

Ce joujou de fer gris est drôle  
Et ne fait pas mal au côté.  
Mais, rouge et gravé sur l'épaule,  
Ce serait beaucoup mieux porté.

Jean RAMEAU.

*Au " 75 "*

Salut! gaillard sans peur et sans reproches,  
Ta voix à la rumeur d'airain  
Fait se courber là-bas les caboches des Boches;  
Et le vol des corbeaux va repasser le Rhin.  
C'est toi qui vas clouer dans le fond des tranchées  
Les brigades effarouchées  
Qui, prudemment, s'y sont cachées,  
Creusant ainsi, dans leur frayeur,  
La tombe où tu leur sers bientôt de fossoyeur;  
Et tu poursuis ton œuvre humblement et sans faste;  
« Patrie » est le seul mot gravé sur ton blason;  
Que le bois soit épais, que la plaine soit vaste,  
Ton regard vigilant survole l'horizon;  
Tu te tiens sans cesse aux écoutes,  
Tel un pâtre attentif à détourner les loups  
Des flancs de son troupeau, tu mets un soin jaloux  
A déblayer toutes les routes,  
Car ta petite âme a compris  
Que les joyeux soldats qu'on t'a dit de défendre  
Ne doivent pas être surpris,  
Pour que, victorieux, tu puisses nous les rendre.  
Aussi quand ils vont de l'avant  
C'est que ta voix qui vibre  
Leur chante dans le vent :  
« Allez! mes gars! la route est libre! »



Alors c'est la ruée effroyable, sans nom,  
La trombe, l'avalanche folle,  
Car ils savent fort bien que leur petit canon  
Leur a tenu, leur tient et leur tiendra parole ;  
Ils savent que c'est toi le vrai dieu des combats,  
Et que dans cette chasse aux fauves,  
Sur le terrain où tu t'abats,  
Ce sont tes petits que tu sauves.  
Le sol d'où ton bronze a surgi  
Frémit, joyeux, lorsque tu grondes,  
Car le sang dont tu l'as rougi  
Nous promet les moissons plus denses et plus blondes.  
Ceux qui, trop jeunes aujourd'hui,  
Près de toi ne peuvent combattre,  
Se diront : « C'était grâce à lui  
Que l'on luttait un contre quatre,  
Quand sa fumée, en s'envolant,  
Tenait lieu de panache blanc. »  
Et les anciens courbés par l'âge  
Murmurent tout bas avec rage :  
« Si nous avions eu ce copain,  
Jadis, à nos côtés, dans les plaines d'Alsace,  
Nos enfants aujourd'hui ne feraient pas la chasse  
Aux hordes de Guillaume et de son galopin ! »  
Eh bien ! petit canon qui n'es plus une chose,  
Mais un être agissant, digne d'apothéose,  
Quand à force de parler haut  
Ta voix imposera silence  
Au croassement du corbeau,  
Comme c'est toi, sur le plateau,

Qui feras pencher la balance ;  
Comme l'univers à jamais  
Te devra l'éternelle paix  
Et la France un nouveau prestige,  
Il faudra que sous l'Arc de Triomphe on t'érige  
Un piédestal en marbre de Paros,  
Où, coulé tout en or, d'un or sans alliage,  
Tu dresseras ta grande image  
Dans cette armure de héros !

Jacques REDELSPERGER.

(Extrait des *Étapes de la Gloire*, vol. en préparation.)

## *De l'Orient... à l'Accident*

La guerre sainte est déclarée :  
Le Turc, en tout temps, en tout lieu,  
Fait serment — jusqu'à la curée —  
De mourir pour Guillaume-Dieu.

Cet ogre affamé qui désire  
Avoir le monde pour festin  
A pris le croissant de l'Hégire  
Pour son chocolat du matin.

Cette Majesté sans pareille,  
Turcs, en levant le drapeau vert,  
Vous a mis la Prusse à l'oreille,  
Hélas!... Et la tête à l'Enver!

Mais au jeu de la guerre il triche,  
Cet Empereur des possédés;  
Il faut un estomac d'Autriche  
Pour digérer ses procédés,

Sa botte (à revers), péremptoire,  
Force François-Joseph mourant...  
Et ce pauvre *Perd la Victoire*  
Doit la lécher jusqu'au tyran.

Son armée ingambe détale  
 Devant celle de Petrograd;  
 Bientôt Vienne, sa capitale,  
 Devra s'appeler *Retrograd*.

Son exemple vous encourage?  
 Vous allez vous associer,  
 Turcs, pour compléter l'entourage  
 Du Kaiser Wilhelm der Grossier?

O Turcs, bien fol est qui s'y fie!  
 La Porte s'ouvre, en renonçant  
 A faire sa Sainte-Sophie,  
 Sur un horizon menaçant.

Vous croyez le Boche invincible?  
 Vous apprendrez, à votre tour,  
 Lorsque nous vous aurons pour cible,  
 Ce que vous vaudra sa *Koultour*.

Il a du chic, il a du coffre, '  
 C'est vrai, votre kaiser Dum-dum...  
 Nous avons un général Joffre,  
 Vous n'avez qu'un général Boum.

« Joffre!... » La Turquie étonnée  
 S'informe auprès des combattants...  
 « — J'offre quoi?... — J'offre... une tournée! »  
 Vous verrez ça dans quelque temps.

RIP.

(*Le Figaro*, 8 novembre 1914.)

## *La Cathédrale*

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.  
L'OEuvre ne périt pas, que futile un gredin.  
Demande à Phidias et demande à Rodin  
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : « C'est Elle ! »

La Forteresse meurt quand on la démantèle.  
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain  
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,  
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor  
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :  
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte ! —

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,  
Puisque de leur adresse allemande il résulte  
Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon !

(*Le Figaro*, 9 octobre 1914.)

## *Jour des Morts*

### I

Au lieu d'aller fleurir les dalles du passé,  
Cherche au loin, par l'esprit, une humble croix qui tremble.  
Ton cimetière est là. Car, cette année, il semble  
Que l'aïeul pour le fils veuille être délaissé.

Le tombeau nous renvoie au tertre. Et, front baissé,  
Visitons d'un long rêve, aujourd'hui, tous ensemble,  
Les champs où, dans l'espoir qu'un clairon les rassemble,  
Ils se sont endormis en ordre dispersé.

Ferme les yeux. Vois chaque place. Un camarade  
A gravé dans la croix le jour, le nom, le grade,  
Et parmi l'herbe triste a posé le képi.

O renflements du sol plus nobles que des marbres !  
O Patrie automnale apportant sans répit  
Sur les corps de tes fils les feuilles de tes arbres !

### II

L'un est mort en sachant et l'autre sans savoir  
De quel pas de vainqueurs ils battaient en retraite.  
L'un, pris à l'improviste, eut une mort distraite ;  
L'autre, la lente mort qu'on a le temps de voir.

Quand, sur le dur orgueil d'accomplir son devoir,  
Ils laissaient, en mourant, tomber leur jeune tête,  
Aucun n'a regretté, comme fit le poète,  
Ce « quelque chose, là » que plus d'un crut avoir !

Souvenons-nous comment, pendant près d'une lieue,  
On entendit chanter leur France rouge et bleue,  
Lorsque, pour nous défendre, en route elle se mit.

Ne songeons qu'à ces morts, soldats, martyrs, apôtres.  
Que ce jour soit le Jour des Morts à l'Ennemi !  
Ne songer qu'à ceux-là, c'est mieux songer aux autres.

### III

Nolly, Gilbert, Gonjon, fauchés comme du seigle !  
Et ce beau Cassagnac perdu dans le brouillard !  
Müller qui meurt à la manière de Bayard,  
Car un héros pensif sort du railleur espiègle !

Et ceux-là : l'un, tombant d'un vol calme qu'il règle,  
L'autre, empourprant sa terre, immortel campagnard,  
Et qui, la méritant, n'out pas eu par hasard,  
Péguy la mort du loup, Reymond la mort de l'aigle !

Ils sont morts. Et, de peur de ne pas réussir  
A mourir tout de suite en sortant de Saint-Cyr,  
Ganté de blanc, Fayolle a remis son panache.

Ils ont tous entendu le colonel Doury  
Dire, quand pour la mort sa troupe se harnache :  
« Mot d'ordre : le sourire ! » Et tous ils ont souri.

## IV

Ceux qui sont morts pour la Patrie ont vu l'Archange.  
Qu'il soit le Chevalier de soleil et de fer  
À qui le gantelet de Roland fut offert,  
Ou du pommier lorrain le Visiteur étrange ;

Né du sol ou du ciel, des récits de la grange  
Ou de l'Histoire, armé du soc ou de l'éclair,  
C'est l'Archange ! celui dans lequel, d'un œil fier,  
On croit voir sa Patrie avant qu'on s'y mélange !

Chacun, selon ses yeux, sa province, sa foi,  
L'a vu. Dans cet instant du plus grand don de soi,  
Tous l'ont vu ! tous l'ont vu ! nous en mourrons d'envie !

Tous — quand, se soulevant sur un bras douloureux,  
Comme Roland son gant ils lui tendaient leur vie, —  
L'ont vu, de fer et d'or, et qui venait sur eux !

(*Le Gaulois*, 2 novembre 1914.)



## *Albert de Mun*

La Guerre tue ailleurs que dans un paysage ;  
Et l'ancien capitaine est mort au champ d'honneur,  
Ayant su, chaque jour, qu'il exposait son cœur,  
Et de toute son âme ayant pu faire usage.

Puisque la Foi commande et que l'Amour présage,  
Et que La Tour d'Auvergne, étant mort, fut vainqueur,  
Pour qu'on chante bientôt le *Te Deum* en chœur,  
Tournons vers l'Ennemi ce superbe visage !

Et qu'après le départ de l'Ennemi commun,  
Nul ne puisse oublier comment Monsieur de Mun  
Fut de l'honneur français une image intrépide ;

Il reflétait sur lui le ciel, même en chargeant !  
Car toujours sa poitrine était aussi limpide  
Que s'il portait encor la cuirasse d'argent !

(*L'Écho de Paris*, 16 octobre 1914.)

## *Le Soldat*

Ce que c'est que le cœur du peuple, je le sais,  
Et jusqu'où peut d'un sang atteindre l'excellence,  
Depuis que chaque jour je vois, à l'Ambulance,  
Silencieusement souffrir l'homme français.

Héros, moi qui croyais que je vous connaissais !  
Mais non : tout l'héroïsme est là, dans le silence  
De cette inattendue et patiente France  
Qui s'est faite elle-même, après quelques essais !

J'ai l'honneur d'être aimé d'un soldat simple et grave  
Qui dit : « Il fallait bien ! » lorsqu'on dit : « Tu fus brave ! »  
Et je sais que j'ai vu le plus beau geste humain

Et que j'ai contracté la dette la plus sûre  
Le jour qu'il a daigné, dans le creux de ma main,  
Mettre un morceau de plomb extrait de sa blessure.

(*Le Figaro*, novembre 1914.)

## *Le Bleu d'horizon*

Adieu, garance ! il faut se faire une raison,  
Et qu'à moins s'exposer le héros se résigne.  
Mais de vous habiller l'horizon seul est digne,  
Vous qui de l'Avenir êtes la garnison !

Défendre l'Avenir en habit d'horizon,  
O le bel uniforme et la belle consigne !  
C'est un signe, ce bleu ; vous vaincrez, par ce signe,  
Leur gris de casemate et leur brun de prison !

Je crois, puisqu'ils n'ont pris que des couleurs de terre,  
Qu'il est bon, qu'il est juste et qu'il est salulaire  
Qu'on s'habitue à nous confondre avec l'azur ;

Et pour le monde il sied, puisque Berlin et Vienne  
Ne peuvent pesamment mettre en marche qu'un mur,  
Que notre armée à nous soit l'Horizon qui vienne !

Edmond ROSTAND,  
*de l'Académie Française.*

(*Le Figaro*, novembre 1914.)

## *Lettre d'un Soldat*

Je t'écris de loin, ma petite amante.  
L'Allemand voudrait marcher sur Paris.  
Sa rage s'accroît ; notre tâche augmente  
Et par les combats tous nos jours sont pris.  
Mais, comme on n'est pas chevalier de Malte,  
Et, puisque l'amour fleurit le repos,  
Pour toi je compose, aux heures de halte,  
Un menu bouquet de tendres propos.

Mon dernier billet t'a-t-il rassurée ?...  
Me crois-tu toujours sombre et soucieux ?  
Nous ne touchons pas aux bords de la Sprée,  
Pour que son brouillard flotte dans nos yeux.  
Vivre l'un sans l'autre ! un ennui sans doute.  
Pourtant, avant lui, rien ne nous prouvait,  
Chérie, à quel point tu m'appartiens toute,  
Et combien je suis à toi, tout à fait.

Embrasse maman, maman qui naguère  
Eut à ton égard mépris et rigueurs :  
J'apprends tout joyeux que, grâce à la guerre,  
La paix est conclue entre vos deux cœurs ;  
Cœurs séparés ? Non... Vous aviez cru l'être :  
Un commun chagrin fait que l'on consent  
A signer ensemble une même lettre,  
Mêlant les baisers donnés à l'absent.

Les Boches cruels marquent leur passage  
D'exploits sans vaillance et d'atrocités.  
En le déplorant, imitons le sage  
Qui fait son bonheur des maux évités.  
Ne crains rien pour moi. Fatigue et mitraille  
Épargnent souvent qui les fuit si peu ;  
Et les coups de feu qu'on brave et qu'on raille  
Feront des récits pour le coin du feu.

Serai-je un héros qu'on loue et qu'on fête ?  
Pourras-tu revoir ton petit troupiér  
Vêtu de lauriers des pieds à la tête,  
Ainsi qu'on déclame en style pompier ?...  
Mon Dieu, n'attends pas que de loin, je dise  
Des mots fanfarons et creux ; non, je sais  
L'inutilité de la vantardise,  
Et, tout simplement, je suis bon Français.

Après le combat, on dort sur la dure ;  
C'est là que je rêve à nos soirs d'amour.  
Bah ! Désir qu'on sèvre ou soif qu'on endure  
Rend plus savoureux l'instant du retour.  
Ne prélève rien sur l'humble quinzaine.  
De nouveau pour moi ne t'appauvris pas :  
Notre nourriture est exquise et saine ;  
La gaîté préside à chaque repas.

La Croix-Rouge est là, douceur féminine,  
Et bravoure utile, aimante, sachant  
Panser et guérir quand l'homme extermine,  
Toute de bonté lorsqu'il est méchant.

Si je te savais vivre au milieu d'elle,  
J'irais demander aux sabres germains  
Une plaie affreuse et presque mortelle,  
Pour être sauvé par tes chères mains.

Quelques jours encore, et c'est notre armée  
Domptant les Teutons pour toujours exclus.  
C'est l'accueil rieur de la Bien-Aimée,  
Au sein d'un bonheur qu'on ne fuira plus.  
Car, fardeau trop lourd aux forces humaines,  
La guerre ne doit peser qu'un moment ;  
Mais l'Amour, vainqueur de toutes les haines,  
Plane sur les cœurs éternellement.

Henri SIRET.

(Supplément du *Petit Journal*.)

## *Les Deux Pendules*

POÉSIE DITE PAR MARIE LECONTE,  
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Elles sont deux sœurs, deux jumelles,  
L'une en France, l'autre à Berlin.  
Avec force livres sterling,  
On n'en voit pas beaucoup comme elles.

Un livre en donne le portrait.  
La leur est pareille à la nôtre.  
Celui qui vit l'une, a vu l'autre.  
Bien fin qui les reconnaîtrait.

Mélange de cuivre et d'écaille,  
Du soleil imitant l'aspect,  
On les contemple avec respect  
Dans ce siècle de l'antiquaille.

Contemporaines d'un Louis  
Qu'on taxe de Grand dans l'histoire,  
Leur style reste une victoire  
A nos yeux encore éblouis.

Grâce aux mains qui me furent chères,  
La mienne a gardé sa beauté.  
Elle ignore la cruauté  
Si douloureuse des enchères.

L'autre a fui le pays natal.  
Quand la chose s'est-elle faite ?  
Fut-ce marché, présent, défaite ?  
Fut-ce un enlèvement brutal ?

Aux heures du fameux pillage,  
Extraite d'un palais brûlant,  
Dans le bagage d'un uhlan  
A-t-elle accompli le voyage ?

Tout ce qu'on sait, c'est que, reclus  
Loin de son beau pays de France,  
Son timbre en ressent la souffrance :  
La pendule ne sonne plus.

On fait croire qu'elle est usée,  
Morte des fatigues d'antan,  
Et comme un trophée éclatant  
On l'a mise dans un musée.

Au silence, elle s'entêtait.  
D'un double plaisir je frissonne,  
Et parce que la mienne sonne,  
Et parce que la leur se tait.

Mais puisque, saccageant leurs gloires,  
Par le désastre il leur convient  
De clore un constant va-et-vient  
De défaites et de victoires ;

Puisque, par l'air, la terre et l'eau,  
Roulant fer, éclair et tonnerre,  
Ils nous offrent pour centenaire  
La revanche de Waterloo,



---

Attends-nous, petite Française.  
Si ton silence eut sa fierté,  
Bientôt, sans doute, en liberté  
Ton timbre tressaillira d'aise.

Et quel doux et joyeux frisson  
Quand, chez nous, vos deux sonneries  
Pourront, leurs tristesses guéries,  
Carillonner à l'unisson.

Georges TROUILLOT,

*(Le Petit Journal.)*

## *Nos Ruines*

VERS DITS PAR MADELEINE ROCH, LE 17 JANVIER 1915,  
A LA MATINÉE DITE DES « GLOIRES FRANÇAISES »  
AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

---

### SENLIS, LE LOUVAIN FRANÇAIS

*Un colonel allemand, logé chez l'archiprêtre de Senlis,  
lui tint, le 4 septembre, ce propos :*

*« Demain, vous n'aurez plus de ville. Elle sera brûlée. Ce sera notre Louvain français. »*

*Dès le 5, de rue en rue, de maison en maison, et parfois de chambre en chambre, la ville fut inondée de pétrole par des pelotons armés de pompes foulantes. Puis ce fut le boutefeu.*

*Enquête de VICTOR MARGUERITTE (Revue des Deux-Mondes).*

« Demain, dit l'officier, vous n'aurez plus de ville. »  
Et, dès le point du jour, la fête commença.  
Cette horreur, qu'on ne sait plus atroce ou plus vile,  
Sous la voûte d'un ciel effaré se passa.

De rue en rue, au pas militaire, sans armes,  
Pour l'incendie énorme outillé seulement,  
Parmi les déchirants désespoirs, l'Allemand,  
Mêlant cyniquement ses rires à leurs larmes,

De hontes impuissant à se rassasier,  
Inonde la cité, qui dans l'âme agonise.  
Tout à coup, au signal, et hurlant sous la bise,  
Éclate l'effroyable et colossal brasier.

Oui, tout cela, sans rien qui puisse le défendre,  
Joyau que, lentement, les âges ont serti,  
Croule, devant des mains jointes, auéanti,  
Monceau prodigieux de ruine et de cendre.

Pour rien, pour le plaisir, les brutes ont fait ça,  
Histoire de conter ce triomphe à leurs femmes.  
C'est naturellement que ces gens sont infâmes.  
On sait de quels exploits leur route se traça.

Nous les relèverons, nos douloureux décombres.  
Leurs lignes, au soleil, à nos yeux revivront...  
Pas toutes. Il en est qui veulent à leur front  
Garder le souvenir tragique des jours sombres.

O mon frère français, si facile au pardon,  
N'efface pas toujours la plaie accusatrice !  
Une justice veut que mainte cicatrice  
Interdise à ton cœur tout indigne abandon.

Ta plus rude colère avec le temps s'apaise.  
Pour toi, c'est un trop lourd fardeau que de haïr.  
A ce besoin d'aimer toute rancune pèse,  
Mais sache, désormais, qu'oublier, c'est trahir.

Personne, d'un tel sang, n'a droit d'être infidèle  
A l'héritage fier légué par les aïeux.  
Garde-toi dans ta haine, inflexible et pieux,  
Comme dans une haute et sainte citadelle.

Les deuils qu'ils ont semés, lâchement, sans merci,  
Tous nos récits, plus tard, les feraient mal connaître.  
— « Leur âme, c'est cela. Les preuves, les voici ! »  
Diront ceux qui sont nés à ceux qui sont à naître.

Pour que de tels forfaits en nous restent scellés,  
Et qu'au lointain des ans les mémoires soient sûres,  
Que saignent à jamais de pareilles blessures !  
Ces témoins immortels du crime, laissez-les.

Georges TROUILLOT.

## *Les Belges*

Lorsque l'on en parlait on brodait sur ce thème :  
« Bon petit peuple aimable, actif, cœur excellent... »  
Et comme avec esprit il se « blaguait » lui-même,  
On souriait en en parlant.

« Il est gai, disait-on, hospitalier, honnête,  
« Franc, artiste, sensé, généreux, amusant... »  
Et puis l'épreuve vint qui fixa l'épithète :  
Il est « magnifique » à présent !

Un géant qui comptait sur son humeur affable  
Voulut passer chez lui pour aller à son but,  
Croyant tout simplement rééditer la fable  
De Gulliver à Lilliput.

A sa grande surprise il se vit éconduire !  
Mais le crime étant prêt qu'il fallait perpétrer,  
« Écartez-vous ! dit-il dans un énorme rire,  
« Nous n'avons rien à déclarer ! »

Or, nullement émus par la farce lourdaude,  
Les Belges dirent : « Soit ! puisqu'un contrebandier  
« Veut, malgré les traités, passer la mort en fraude,  
« Nous restons le peuple douanier !

« Pour faire un champ d'honneur autour d'une barrière,  
« Et pour faire un héros sans longtemps s'aguerrir,  
« Il suffit qu'un octroi devienne une frontière,  
« Et que l'on soit prêt à mourir !

« Vous verrez ce qu'au bras d'un combattant pygmée  
 « Le sentiment du Droit ajoute de vigueur ;  
 « Vous verrez ce que peut une petite armée  
     « Grande par le chef et le cœur ! »

Ayant ainsi parlé, les braves gens tranquilles,  
 Armés de bons fusils, d'uniformes vêtus,  
 Dépouillèrent soudain les qualités faciles  
     Pour n'arborer que des vertus !

Et l'on dut au forfait d'un agresseur infâme  
 Ce spectacle inouï de l'ordre interverti :  
 Le petit peuple était immense par son âme,  
     L'immense peuple était petit...

Le petit reste grand en dépit de sa forme  
 Pour avoir refusé l'acte déshonorant,  
 L'autre peut devenir mille fois plus énorme,  
     Il ne sera plus jamais grand !



Mais faut-il détailler le honteux sacrilège ?  
 Le mot est sans valeur, le commentaire est vain,  
 Dès qu'on a prononcé ces cinq noms : Anvers, Liège,  
     Malines, Termonde et Louvain !

Ces noms que sans frémir on ne peut plus entendre,  
 L'Histoire a frissonné d'horreur en les traçant,  
 Car le feuillet du livre était tout noir de cendre,  
     Et tout éclaboussé de sang !

Le peuple qui commit ces crimes, quoi qu'il fasse  
 Garde dans son dossier le feuillet infamant ;  
 La splendeur restera sur la page d'en face,  
     Écrite douloureusement !

Belges, petits voisins ! Que vous étiez sublimes  
Quand, après chaque effort du colosse effaré,  
Autour de votre roi, surgissant des abîmes,  
Vous vous reformiez en carré !

Quand, subissant l'assaut de la rage et du nombre,  
Reculant pied à pied, de sillon en sillon,  
Vous restiez l'équipage héroïque qui sombre  
Sans amener son pavillon !

Comme vous étiez beaux quand, mourant pour un rêve,  
N'ayant cédé le sol qu'à l'état de tombeau,  
Vos derniers bataillons, refoulés sur la grève,  
Tiraient encor, les pieds dans l'eau !



Petit peuple martyr, pour ton apothéose  
Tes ruines serviront de glorieux chantier :  
Chacun t'apportera sa pierre, car ta cause  
Est la cause du monde entier !

En échange de tant d'héroïsme et de gloire,  
Ta résurrection et ta prospérité,  
C'est, payable comptant aussitôt la victoire,  
La dette de l'Humanité !

Miguel ZAMACOÏS.

(*Le Figaro*, 20 novembre 1914.)

---

*Par suite de retards survenus dans la transmission de la correspondance, les premières feuilles de ce fascicule des Pages d'Histoire étaient tirées déjà lorsque nous parvinrent des poésies de Mme Delarue-Mardrus, de M. Michel Carré, etc., etc. Nous les donnerons dans une prochaine édition.*



# TABLE

	Pages
<i>Guerre et Poésie</i> , vers inédits en manière de préface (Hughes DELORME). . . . .	5
AICARD (Jean). — Le Pape et les Empereurs . . . . .	9
ALLOU (Maurice). — Nos Alliés les Anglais . . . . .	10
— Un Général. . . . .	11
BERGERAT (Émile). — Jusqu'au bout! . . . . .	12
BERTON (René). — Alain de Fayolle . . . . .	17
BOIS (Albert DU). — Maman! . . . . .	19
BONNAUD (Dominique). — Chien de guerre . . . . .	22
— Lettre à Sylvie. . . . .	27
BOTREL (Théodore). — Dans la Tranchée . . . . .	31
— Prière au "Jeune Bon Dieu". . . . .	33
BOUCHOR (Maurice). — A la Paix . . . . .	35
BOYER (Lucien). — La Dernière du Kaiser . . . . .	37
— A Sa Majesté Albert 1 <sup>er</sup> . . . . .	39
CAMI. — Les Soldats de plomb. . . . .	41
— Tête de pipe . . . . .	43
COUTEAU (Émile). — La Petite Bonne allemande . . . . .	45
DELORME (Hughes). — Noir, jaune et rouge. . . . .	47
— Le Typhus de la goinfreterie . . . . .	49
— Sabres japonais . . . . .	51
DOCQUOIS (Georges). — La Bouffette . . . . .	53
— Le Corbeau de Potsdam. . . . .	55
DORCHAIN (Auguste). — Noël au Camp . . . . .	58
FABIÉ (François). — Pour de Castelnaud . . . . .	60
FAUCHOIS (René). — Les Murmures de la Forêt . . . . .	62
— Nocturne . . . . .	64
FERRIER (Paul). — A la Mémoire de Paul Déroulède. . . . .	65
FORT (Paul). — La Cathédrale de Reims . . . . .	68
FRONDAIE (Pierre). — Sonnet pour Roland Garros . . . . .	74
GALIPAUX (Félix). — L'Élu. . . . .	75

	Pages
HINZELIN (Émile). — L'Alsacienne . . . . .	76
— La Lorraine. . . . .	77
HIRSCH (Charles-Henry). — Rêves allemands . . . . .	78
LEMERCIER (Eugène). — Le Lion du Beffroi . . . . .	81
LEVAILLANT (Maurice). — La Lettre . . . . .	83
LIÉGEARD (Stéphen). — Dans l'Enfer de Dante. . . . .	84
MAGRE (Maurice). — Aux Morts . . . . .	85
MAITRE (Georges). — Tenir! . . . . .	87
MARSOLLEAU (Louis). — Le Vent . . . . .	88
— N'ai-je donc tant vécu?... . . . .	89
MASSON (Armand). — Die Gänse-Parade . . . . .	90
MO (Urbain). — Les Cigognes . . . . .	92
NOAILLES (Comtesse Mathieu DE). — Un jour, ils étaient là!... . . . . .	93
NORMAND (Jacques). — Les Aviateurs . . . . .	96
— Les Roses de la Guerre . . . . .	98
OUDOT (Robert). — Le Soixante-Quinze. . . . .	99
PONCHON (Raoul). — Gott mit "Huns". . . . .	101
— La Souris d'argent et le Prussien en or . . . . .	103
— Le Kronprinz. . . . .	105
RAMEAU (Jean). — Les Canons fleuris . . . . .	107
— La Croix de fer. . . . .	108
REDELSPERGER (Jacques). — Au "75" . . . . .	110
RIP. — De l'Orient... à l'Accident . . . . .	113
ROSTAND (Edmond). — La Cathédrale . . . . .	115
— Jour des Morts . . . . .	116
— Albert de Mun . . . . .	119
— Le Soldat. . . . .	120
— Le Bleu d'horizon . . . . .	121
SIRET (Henri). — Lettre d'un Soldat . . . . .	122
TROUILLOT (Georges). — Les Deux Pendules . . . . .	125
— Nos Ruines . . . . .	128
ZAMACOÏS (Miguel). — Les Belges . . . . .	131



## LES LIVRES I

- La Protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1<sup>er</sup> mars 1871 à Bordeaux**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. 1914. Un volume grand in-8, avec 2 fac-similés et une carte, broché . . . . . 1 fr.
- Nos Frontières de l'Est et du Nord. L'Offensive par la Belgique. La Défense de la Lorraine**, par le général C. MAITROT. 3<sup>e</sup> édition, mise à jour en 1914. Un volume in-8, avec 8 cartes et 3 croquis, broché . . . . . 2 fr. 50
- Les Armées française et allemande. Leur artillerie, leur fusil, leur matériel. Comparaison**, par le général MAITROT. 1914. Un vol. in-18, br. 1 fr.
- Questions de Défense nationale**, par le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de guerre. 1906. Un volume in-12, broché. 3 fr. 50
- La France victorieuse dans la Guerre de demain. Étude stratégique**, par le colonel Arthur BOUCHER (1911). Édition revue et corrigée. 23<sup>e</sup> mille. 1915. Un volume in-8, avec 9 tableaux et 3 cartes, broché . . . . . 1 fr. 25
- L'Offensive contre l'Allemagne. Étude stratégique**, par le même (1911). Édition revue et corrigée. 13<sup>e</sup> mille. 1912. Un vol. in-8, avec 3 cartes, br. 1 fr.
- La Belgique à jamais indépendante. Étude stratégique**, par le même. 5<sup>e</sup> mille. 1913. Un volume in-8, avec 2 cartes, broché . . . . . 1 fr.
- L'Allemagne en péril. Étude stratégique**, par le même. 1914. Un volume in-8, avec 6 croquis, broché . . . . . 2 fr. 50
- La Guerre au XX<sup>e</sup> siècle. Essais stratégiques**, par le lieutenant-colonel Henri MORDACQ. 1914. Un volume in-12, avec 2 cartes in-folio, br. . . 3 fr. 50
- Opinions allemandes sur la Guerre moderne, d'après les principaux écrivains militaires allemands**. 1912. Trois volumes grand in-8, brochés. 3 fr.
- Les Armements allemands. La Riposte**, par le capitaine Pierre FÉLIX. 1912. Un volume in-8 de 137 pages, broché. . . . . 1 fr.
- Le Pangermaniste en Alsace**, par Jules FROELICH. 1913. 11<sup>e</sup> mille. 1915. Un volume in-12, avec 16 dessins par HANSI, broché . . . . . 75 c.
- Force au Droit (Question d'Alsace-Lorraine)**, par H. MARINGER. 1913. Un volume in-12, avec 2 cartes dressées par le lieutenant LAPONTE, br. . . 3 fr. 50
- La Prochaine Guerre**, par Charles MALO. Avec une Préface par Henri WELSCHINGER, de l'Institut. 1912. Un volume grand in-8, broché . . . 2 fr.
- Mes Souvenirs, 1830-1914**, par Auguste LALANCE. Préface par Ernest LAVISSE, de l'Académie Française. 1914. Un volume grand in-8, br. 1 fr. 50
- 
- Mon Journal pendant la guerre 1914-1915**. Cartes au jour le jour pour marquer soi-même les opérations. *Ephémérides et Journal*. Atlas in-4 oblong de 72 pages, avec 33 cartes en couleurs, couverture gaufrée or, tranches rouges . . . . . 2 fr. 50
- Cinq mois de Guerre (août-décembre 1914)**, par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes. 1915. Brochure in-12 . . . . . 30 c.

## PUBLICATIONS OFFICIELLES DU GOUVERNEMENT BELGE

- La Neutralité de la Belgique**. Préface de M. Paul HYMANS, ministre d'Etat. 1915. Un volume in-12 de 168 pages, broché. . . . . 1 fr.  
*Le même ouvrage, éditions espagnole et italienne, à 1 fr. 50*
- La Violation du Droit des gens en Belgique. Rapports de la Commission d'enquête**. Préface de M. J. VAN DEN HEUVEL, ministre d'Etat. 1915. Un volume grand in-8 de 168 pages, avec 5 planches hors texte, br. 1 fr. 25  
*Le même ouvrage, éditions espagnole, italienne, allemande et hollandaise, à 1 fr. 50*

PAGES D'HISTOIRE, 1914-1915

Série de fascicules in-12, brochés.

1. Le Guet-apens. 23, 24 et 25 juillet . . . . . 40 c.
2. La Tension diplomatique. Du 25 juillet au 1<sup>er</sup> août . . . . . 60 c.
3. En Mobilisation. 2, 3 et 4 août . . . . . 60 c.
4. La Journée du 4 août . . . . . 60 c.
5. En Guerre. Du 5 au 7 août . . . . . 60 c.
6. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.  
 — I. Du 5 au 14 août. — 7. II. Du 15 au 31 août. — 8. III. Du 1<sup>er</sup> au 30 septembre.  
 — 12. IV. Du 1<sup>er</sup> au 31 octobre. — 18. V. Du 1<sup>er</sup> au 30 novembre.  
 — 26. VI. Du 1<sup>er</sup> au 31 décembre. — 35. VII. Du 1<sup>er</sup> au 31 janvier 1915. —  
 42. VIII. Du 1<sup>er</sup> au 28 février 1915. — Chaque numéro . . . . . 60 c.
9. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».  
 — I. Les Premiers-Paris. Du 15 août au 3 septembre. . . . . 60 c.
10. — II. Les Premiers-Bordeaux. Du 4 septembre au 21 octobre. 60 c.
11. A l'Ordre du Jour. — 1. Du 8 août au 18 septembre. — 13. II. Du 19 au  
 29 septembre. — 14. III. Du 2 au 14 octobre. — 16. IV. Du 15 au 26 oc-  
 tobre. — 17. V. Du 28 octobre au 1<sup>er</sup> novembre. — 19. VI. Du 6 au 10 no-  
 vembre. — 31. VII. Du 11 au 21 novembre. — 33. VIII. Du 22 au 25 no-  
 vembre. — 43. IX. Du 26 nov. au 1<sup>er</sup> décembre. — Chaque volume. 60 c.
15. Le Livre bleu anglais (23 juillet-4 août). . . . . 60 c.
20. Le Livre gris belge (24 juillet-29 août) . . . . . 60 c.
21. Le Livre orange russe (10/23 juillet-24 juillet/6 août) . . . . . 60 c.
22. Le Livre bleu serbe (16-29 juin-3/16 août) . . . . . 60 c.
23. La Séance historique de l'Institut de France. Préface de  
 M. H. WELSCHINGER, de l'Institut. . . . . 60 c.
24. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».  
 — III. Les Premiers-Bordeaux. Du 24 octobre au 9 décembre. 60 c.
25. Le Livre blanc allemand (24 juillet-2 août) . . . . . 60 c.
27. L'Allemagne et la Guerre, par Émile BOURNOUX, de l'Académie  
 Française . . . . . 40 c.
28. La Folie allemande. Documents allemands, par Paul VERRIER,  
 chargé de cours à la Sorbonne . . . . . 30 c.
29. La Journée du 22 décembre (Rentrée des Chambres). Préface  
 de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut . . . . . 60 c.
30. La Chronologie de la Guerre (31 juillet-31 décembre), par S. R. 40 c.
32. Le « 75 ». Notions sur le canon de 75, par Th. SCHLÆSING fils,  
 membre de l'Institut. . . . . 40 c.
34. Les Allemands en Belgique (Louvain et Aerschot). Notes  
 d'un témoin hollandais, par L.-H. GRONDIUS, ancien professeur à  
 l'Institut technique de Dordrecht. . . . . 60 c.
- 36 et 37. Voix américaines sur la guerre de 1914. Chacun . . . 60 c.
38. Le second Livre orange russe (Guerre avec la Turquie) . . . 60 c.
39. Le Front. Atlas dépliant de 32 cartes en six couleurs. Préface  
 du général CHERFILS . . . . . 90 c.
40. Paroles allemandes. Préface de l'abbé E. WETTERLÉ, ancien  
 député d'Alsace au Reichstag . . . . . 90 c.
41. Les Poètes de la Guerre. Recueil de poésies parues depuis le  
 1<sup>er</sup> août 1914. Préface en vers de Hugues DELORME . . . . . 75 c.
44. La Haine allemande (Contre les Français), par Paul VERRIER. 30 c.